

THÉÂTRE

REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



LIBERTÉ

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LES
CITOYENS FRANÇAIS,
OU
LE TRIOMPHE
DE LA RÉVOLUTION.



183

CHRYSE L. L. L.

37

LE TRICOMPT

DE LA REVOLUTION

LES
CITOYENS FRANÇAIS,
OU
LE TRIOMPHE
DE LA RÉVOLUTION.

Drame en cinq Actes et en Prose.

PAR PIERRE VAQUÉ

A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue Copeau, maison de
mademoiselle Mercier.

Et chez C USSAC, Libraire, au Palais-Royal.

1791.

LES
CITOYENS FRANÇAIS
A
TOUS LES AMIS
DE
LA CONSTITUTION

PAR
UN DE SES PLUS ZÉLÉS DÉFENSEURS.

V A Q U É, Colonel de la Garde Nationale de C...

A PARIS.
Chez L'Auteur, rue Coquen, maison de
Machomettelle d'Ardenne
En chez Cussac, Libraire, au Palais-Royal.

PRÉFACE.

RIEN de plus merveilleux que la révolution de France. En moins de deux années elle présente ce qu'on chercherait vainement dans tous les siècles, un peuple immense vieilli dans le despotisme, faisant éclater au moment même de sa résurrection politique, cette énergie et cet héroïsme qui illustrèrent tous les peuples libres. Déjà familiarisés avec les choses les plus extraordinaires, électrisés par les mêmes sentimens, tous les français adorant la liberté, font pour l'honorer, et sans les compter, les plus nobles sacrifices. Et ce qui est le comble du civisme, nul n'admire, dans autrui, des vertus qui sont dans son cœur ou dans ses actions. Cependant nous en devons le tableau à l'émulation des peuples qui voudront profiter de nos exemples, à l'émulation de notre postérité, qui devra en tout marcher sur nos traces pour conserver la plus glorieuse conquête. En attendant que des mains plus habiles, élèvent ce monument national, nous avons cru en devoir préparer, rassembler les matériaux. C'est l'objet d'un grand travail sur la France régénérée. En m'efforçant de

ji P R É F A C E.

remplir une tâche si pénible, si au-dessus de ma faiblesse, il m'est peut-être permis, pour me délasser, de céder au besoin d'épancher dans le sein de mes concitoyens les plus vives émotions. Voilà les motifs et l'excuse de cette témérité, qui me fait esquisser dans un cadre dramatique, les principaux traits du caractère des citoyens français, dans une révolution où tout est mémorable.

En regrettant de ne pouvoir m'élever au niveau de mon sujet, j'éprouvais une bien douce consolation. Pour donner à ses ouvrages les plus belles formes, le poète est souvent obligé de mettre à contribution le monde réel et le monde imaginaire; moi je me félicitais de trouver, dans mon pays, d'avoir sous les yeux les vivans modèles de mes personnages; heureux, si j'avais pu les peindre dignement; heureux, si le titre de cet essai, remplissant l'esprit et l'ame de mes lecteurs, des plus délicieux souvenirs leur retrace ce sublime spectacle où ils figurent si noblement; et plus heureux encore, si un de ces hommes nés pour la gloire et l'instruction de leurs semblables, réalise ce que je n'ai fait qu'ébaucher.

En composant cette pièce, je me pro-

posais d'entrer dans les desseins de l'Assemblée nationale, et des bons esprits, qui secondant ses travaux régénérateurs dirigent cette puissance qui commande à toutes les puissances, l'opinion publique. Je sentais que la morale doit imprimer au plus beau monument politique le sceau d'une éternelle durée. Les lois, sans les mœurs, tombent bientôt dans le mépris et l'impuissance; et la prospérité des empires dépend du concours de ces deux choses, qui doivent se soutenir, se perfectionner l'une par l'autre. Après avoir donné les meilleures lois, le législateur n'a fait que la moitié de son ouvrage; il lui reste à rendre les hommes dignes de recevoir, de perpétuer ses bienfaits. Je sais qu'une sage législation, fondée sur les principes immuables de la nature, plie tout au gré de son système. Mais les préjugés et les vices, peuvent, de mille manières, retarder, détourner cette heureuse influence. Il faut donc en tout et partout, faire la guerre à ces ennemis, à ces véritables contre-révolutionnaires.

Que tous les citoyens, les arts, les lettres et la philosophie, dans la plus sainte confédération, donnent à tous leurs ouvrages l'auguste caractère de la liberté

C'est surtout à la scène, image perfectionnée de la société, à donner ces salutaires impressions, qui réagissant dans le sein de toutes les familles, justifieront ces fastueuses devises qui annonçaient si vainement l'école des mœurs.

Qu'elle présente sans cesse à notre émulation toutes les vertus, embellies, s'il est possible, par les couleurs poétiques; mais qu'elle voue à l'opprobre et à l'exécration, le crime couvert de toutes ses horreurs.

Qu'elle dépouille d'un prestige éblouissant ces superbes oppresseurs du genre humain; que tourmentés par toutes les furies des remords et de la crainte, ils soient le jouet et les victimes des courtisans, des délateurs, des bourreaux, de tous ces instrumens de leur tyrannie, et qu'en tombant sous la hâche suspendue sur la tête de leurs esclaves, ils satisfassent à la justice divine et humaine.

Mais qu'elle représente ces bons Princes qui ont le noble orgueil de ne régner que par les lois, et qu'ils paraissent, dans toute leur gloire, entourés de l'amour et des bénédictions des peuples.

Qu'elle n'emprunte plus de la mythologie, ces demi-dieux qui viennent donner aux hommes l'exemple des plus

funestes comme des plus viles passions ; que ces petits-mâtres , ces marquis brillantés , ce misérable persiflage , cet esprit de ceux qui n'en ont pas , restent à jamais ensevelis sous les ruines des gothiques institutions.

Qu'elle fasse aussi disparaître ces convulsives pantomimes , qui tiennent si souvent la place des développemens nécessaires du dialogue ; que les talens dramatiques dégagés des chaînes d'un gout pusillanime et routinier , en prenant le plus noble essor , n'aient d'autre maître que la nature , d'autre objet que la vocation de l'homme ; et que véritables successeurs des Corneille , des Racine , des Molière et des Voltaire , ils ajoutent à la gloire de tant de chef-d'œuvres , celle de faire , du premier théâtre , un théâtre digne du plus grand de tous les peuples libres.

Tels sont les vœux d'un citoyen , qui voudrait voir tout concourir à la félicité nationale , et qui croit devoir soumettre aux personnes éclairées , l'idée d'un Drame représentant les principales circonstances de la révolution. Dans ce temps de crise , toutes les passions sont armées les unes contre les autres. J'ai tâché de les mettre sur la scène , d'opposer

la religion au fanatisme, la raison aux préjugés, la modestie à la vanité, la modération à l'ambition, la simplicité champêtre au faste des cours, et l'amour de la patrie à cette passion allumée en nous par la nature, et qui souvent excitée par l'amour propre, sacrifie tout à ses fureurs.

On sent combien il était difficile d'attacher ces discussions religieuses, morales et politiques, à une action qui doit graduellement et rapidement amener le dénouement. J'ai senti moi-même ainsi que mon insuffisance, toutes ces difficultés; et le public jugera de tout ce que j'ai fait pour les vaincre, et combien j'ai resté au-dessous d'une si grande entreprise.

Mais je dois ce témoignage à la vérité, et à ceux qui rendront justice à mes bonnes intentions, qu'aucun intérêt personnel ne m'a fait rien retrancher de ce qui me paraissait entrer dans mon plan. J'ai d'ailleurs une trop haute opinion de l'esprit public qui se manifeste si glorieusement, pour vouloir resserrer un cadre si étroit pour un si grand dessein; et je crains d'avoir défiguré mon sujet encore plus par ce que j'ai omis, que par ce que j'y ai peint avec des couleurs si peu convenables à sa majesté.

A ces raisons, venait se joindre une

considération bien puissante. Je me disais : si les Français esclaves, ont assisté avec plaisir aux discussions de la politique romaine, avec quelle bienveillante attention, les Français libres, écouteront-ils des discours qui intéressent si fortement leur bonheur et leur gloire ? Je n'ai pas besoin d'en faire l'aveu, le génie de Corneille me manque ; mais j'ai ce qui manquait à Corneille ; un auditoire dont les pensées et les sentimens sont élevés par la liberté, à la hauteur des plus grands objets de la philosophie.

Il se trouvera peut-être des personnes qui ne partageront pas les sentimens que je professe ; mais aucune ne pourra méconnaître cette tolérante fraternité qui rapproche dans mon cœur tous les hommes, quelle que soit la diversité de leurs opinions.

En faisant hommage à mes concitoyens de cet essai, je leur présente une faible copie d'un plus sublime original ; et en leur restituant ce qui leur appartient, je ne réserverai pour moi, que l'espérance qu'ils voudront bien accorder à mon dévouement, cette estime que j'ambitionnerai toujours comme le prix le plus glorieux de mes travaux.

PERSONNAGES.

DORBESSON, ci-devant duc, lieutenant général des armées, commandant de la garde nationale de son district ; *en garde national.*

M.^{ME} DORBESSON, née princesse de Taubourg ; *dans le costume le plus riche.*

M.^{LLE} DORBESSON, *vêtue simplement.*

JOSEPH DORBESSON, ci-devant comte, chevalier des ordres du Roi ; *habillé richement.*

LE PRINCE DE TAUBOURG, un des souverains d'Allemagne ; *décoré de plusieurs cordons.*

LE JEUNE PRINCE, son fils, *paré magnifiquement.*

LE CURE-MAIRE, avec l'écharpe municipale dans le cinquième acte.

LES OFFICIERS MUNICIPAUX.

DES CITOYENS, dans le costume des Laboureurs et des Artisans.

VARIGNI, père ; *mis simplement, les cheveux à la Franklin.*

VARIGNI, fils, lieutenant colonel de la garde nationale ; *en uniforme.*

M.^{LLE} VARIGNI.

JUST, intendant de M. d'Orbesson.

LE STATUAIRE.

LE PÉLERIN, avec son bourdon, son manteau couvert de coquilles.

UN CONJURÉ, compagnon du Pèlerin, sous le costume d'un mendiant.

DES GARDES NATIONALES.

UN CHEF DES BRIGANDS.

PLUSIEURS SOLDATS DE L'ARMÉE DE LIGNE.

DES ENFANS *en uniforme de garde national.*

DES CITOYENNES.

La Scène se passe, durant le premier Acte, dans le cabinet de M. Dorbesson, et pendant les autres dans le Champ de la Fédération.

LES
CITOYENS FRANÇAIS,
O U
LE TRIOMPHE
DE LA RÉVOLUTION.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.
DORBESSON,

(entrant dans son cabinet, des Feuilles publiques à la main.)

J'ÉPROUVE toujours un nouveau plaisir à entretenir ce bon peuple des nouvelles qui l'intéressent. Avec quelle sensibilité, avec quelle reconnaissance il reçoit les décrets, les bienfaits de l'assemblée nationale ! Avec quel transport j'ai applaudi moi-même à l'hommage qu'elle rend à l'auteur du Contrat social dont la statue, dans le sanctuaire de la Liberté, au milieu de nos législateurs, les enflammera de la plus noble émulation ! Il était encore réservé à leur sagesse d'honorer la veuve de ce grand homme, de la venger de la calomnie qui voulait l'avilir. Elle rappelle le désintéressement de son illustre époux, en mettant elle-même des bornes à la reconnaissance nationale... Je ne puis quitter ces feuilles ;

A

2 LES CITOYENS FRANÇAIS,

j'y trouve encore un trait bien touchant pour mon cœur : mon fils , à la tête de son régiment , partage le civisme de l'armée... Si ma femme était citoyenne , tout s'arrangerait au gré de mes vœux. Dorbesson remplit mon attente ; je resserre les nœuds qui m'attachent au sage Varigni ; je marie ma fille à son fils , dont les vertus et les talens honorent déjà la patrie ; et l'amitié de mes concitoyens fait de cette fête particulière une fête publique.

(Il sonne , et un domestique vient.)

Dites à M. Just qu'il vienne me parler. Il faut faire de l'argent ; le pauvre manqueroit de travail ; alimentons les ateliers de charité.

SCENE II.

DORBESSON, JUST.

DORBESSON.

AVEZ-VOUS, M. Just, négocié ces papiers ?

JUST.

Non , monsieur. Cependant le numéraire devient moins rare.

DORBESSON.

Il sera bientôt commun. Peut-on fermer sa bourse avec tant de motifs pour l'ouvrir ?

JUST.

Rassurez-vous , monsieur , vous ne manquerez pas d'argent. Je n'ai pas réalisé ces effets parce que l'acquéreur de votre terre du Cerceau vient pour se libérer ; mais il présente des assignats.

D O R B E S S O N.

Des assignats ! Vous connaissez mes intentions ; vous savez que je préfère à l'or ce papier qui porte l'honorable empreinte de la liberté. Quelle garantie que celle des biens , de l'honneur & de la loyauté d'un peuple souverain ! M. Just , vous porterez trente mille livres en assignats chez le trésorier de la commune. Faisons circuler entre les mains du peuple , ce signe glorieux de sa régénération.

J U S T.

Il faudroit , monsieur , employer les deux cent mille livres qui me restent.

D O R B E S S O N.

N'avez-vous pas conclu pour ce bien national dont je vous ai parlé ?

J U S T.

Une meilleure affaire se présente. Je puis acheter le domaine d'un particulier , qui touche vos possessions , à un prix et à des conditions plus favorables.

D O R B E S S O N.

On ne doit jamais calculer avec sa patrie. Mon plus grand intérêt et ma plus grande convenance sont de remplir les devoirs de citoyen. Donnons cet exemple à ceux que retiennent des craintes ridicules , ou des mauvaises intentions. Allez , sur le champ , contracter pour ce bien national.

(Un domestique entre , et annonce une députation de la commune.)

SCENE III.

DORBESSON, LE CURÉ-MAIRE,
les Officiers municipaux, & plusieurs Citoyens.

LE CURÉ-MAIRE.

AGRÉEZ, monsieur, les embrassemens et les félicitations de vos concitoyens ; vous faites tant pour eux , que tout ce qui vous intéresse leur devient personnel ; et chacun , en bénissant une union formée sous de si heureux auspices , croit aujourd'hui marier ou son fils ou sa fille. Dans cet hommage fraternel recevez le prix des vertus que nous admirons depuis si long-tems. Vous partagez avec tous les Français votre amour pour la constitution, mais avec bien peu de personnes, la gloire d'en avoir professé les principes sous le régime du despotisme ; vos mœurs , en cachant le grand seigneur , montraient le grand homme. Vous aviez généreusement fait pour nous ce que nos augustes représentans ont fait pour toute la France , en détruisant ce monstre féodal. Ce n'est pas tout encore : vous sacrifiez chaque jour votre fortune à la chose publique. Au nom de cette même fraternité qui vous est si chère , nous vous conjurons de mettre un terme à des libéralités qui bientôt surpassant vos moyens , n'auroient de proportion qu'avec vos vertus et notre reconnaissance.

DORBESSON.

Je suis si pénétré de l'honneur que vous me faites , qu'il m'est impossible de donner à mes paroles la vivacité de mes sentimens. Daignez

être auprès de tous nos frères, l'interprète de mon respectueux attachement. Je croirais m'enrichir, si j'avais le bonheur de pouvoir contribuer à leur prospérité. Ils mettent à trop haut prix des faibles marques d'un dévouement, qui n'aura d'autre terme que celui de ma vie. Messieurs, il ne fallait pas faire cette démarche.

(à M. le curé.)

Vous auriez dû, monsieur le maire, faire sentir au peuple sa dignité.

LE CURÉ.

J'ai partagé avec empressement cette effusion des cœurs reconnaissans, qui s'honorent en honorant leur bienfaiteur.

D O R B E S S O N.

Je ne suis que leur ami.

U N C I T O Y E N.

Vous êtes notre père ; je sentons tout ce que vous disait M. le curé.

U N A U T R E.

J'aimions notre cousaine Annette, parce que nous étions pauvres, nous étions trop parens ; vous baillâtes pour nous des écus, nous nous épousâmes, et elle me donna un biau garçon, dont vous êtes le parrain.

U N A U T R E.

J'aurons toujours dans le cœur votre première arrivée. L'intendant, pour faire le bon valet, voulait vous faire méchant maître, et nous poursuivait rigoureusement pour les arrérages. Vous nous baillâtes à dîner ; je n'ai jamais mangé, ni bu avec tant de plaisir. Le dessert était encore plus beau, c'était une quittance des rentes passées et futures.

6 LES CITOYENS FRANÇAIS,

UN AUTRE.

Et la permission de manger les lapins qui mangions nos choux.

UN AUTRE.

Depuis que vous êtes venu ici, la chicane s'en est allée : les gens d'écriture ne trouvent plus de quoi mordre.

UN AUTRE.

J'avions pour toute fortune nos bras, vous me baillâtes des friches, des bestiaux, de l'argent pour le bâtiment, et je suis devenu un des plus riches laboureurs.

UN AUTRE.

Vous vous occupez encore de notre santé : nous trouvons au château un médecin, tout ce dont nous avons besoin.

(Ici tout le monde embrasse M. Dorbesson.)

DORBESSON.

Ah ! mes amis, si j'avais fait quelque chose pour vous, votre amitié m'en payerait l'intérêt le plus touchant.

SCENE IV.

DORBESSON, LE CURÉ.

LE CURÉ.

JE suis attendri. Les bonnes œuvres ne sont jamais perdues, et vous trouvez dans votre bien-faisance le seul prix digne d'elle.

DORBESSON.

C'est une obligation imposée par l'humanité ; notre superflu appartient à ceux qui manquent

du nécessaire. Quel plaisir que celui d'être aimé ! C'est dans ces délicieuses jouissances, que les riches devraient mettre leur ambition.

LE CURÉ.

Je dois vous faire part d'un bruit qui se répand : on a vu dans la forêt plusieurs pelotons de brigands.

DORBESSON.

Vraisemblablement des bucherons. Dans ces circonstances on s'alarme aisément. La crainte et l'imagination défigurent, exagèrent toutes choses.

LE CURÉ.

On ajoute qu'un pèlerin entretenait un de ces brigands, qui paraissait être le chef des autres. Avez-vous fait attention à ce personnage qui porte ce costume, et qui est logé chez M. votre frère ?

DORBESSON.

Tout ce que j'en sais, c'est qu'il avait plusieurs lettres de recommandation pour mon frère et pour ma femme ; il a même dîné une fois avec moi. Son ton, ses manières annoncent de l'éducation ; ce qui contraste singulièrement avec l'ignorance que suppose le goût du pèlerinage.

LE CURÉ.

Comme la morale, la religion condamne des momeries qui font des vagabonds de ces mêmes hommes qui devraient, dans leurs familles, remplir leurs devoirs.

DORBESSON.

Ces brigands, ce pèlerin, son esprit cultivé, tout cela revient dans le moment occuper ma pensée ; et cet homme, sous un manteau hypocrite, pourrait bien cacher quelque dessein pernicieux.

8 LES CITOYENS FRANÇAIS,

LE CURÉ.

Éclairons ses discours et ses démarches.

DORBESSON.

Pour rassurer le peuple, ne serait-il pas à propos d'envoyer des patrouilles dans la forêt?

LE CURÉ.

Les précautions sont toujours sages. Nous n'aurions pas besoin d'en prendre si tous les hommes en place instruisaient, comme vous, le peuple de ses devoirs et de ses droits. Dans ce champ de la Fédération, entouré de vos concitoyens, leur expliquant les loix, leur en faisant sentir toute la sagesse, vous me paraissez plus grand que dans ce champ de bataille où vous avez été si souvent couronné par la victoire.

DORBESSON.

Je mets à profit vos exemples; je répète vos paroles vraiment pastorales.

LE CURÉ.

En mêlant les vérités politiques aux vérités religieuses, je voudrais leur donner un caractère sacré, porter la confiance, la conviction dans toutes les âmes. Je vais vaquer à mes doubles fonctions, pour me livrer ensuite entièrement à notre fête.

S C E N E V.

DORBESSON, *seul*.

QUEL digne ministre de la suprême bienfaisance! mœurs, génie, civisme, tolérance, désintéressement, c'est la vivante image du divin

Fénelon. O vous, qui n'existez que par la fortune, apprenez que cet excellent citoyen, le plus riche bénéficié de son diocèse, a remis joyeusement à la nation des biens qui, dans ses vertueuses mains, n'ont point été, comme dans les vôtres, profanés scandaleusement ! J'aperçois mon statuaire.

S C E N E V I.

DORBESSON, LE STATUAIRE.

DORBESSON.

AVEZ-VOUS mis la dernière main à votre ouvrage ?

LE STATUAIRE.

On peut le placer quand vous voudrez.

DORBESSON.

Ce soir. L'inauguration de ce monument mettra le comble à la solennité du mariage de ma fille. Faisons du plus beau jour de sa vie, un jour national. Le caractère, la draperie des figures en se groupant, tout peint-il bien le triomphe de la révolution ?

LE STATUAIRE.

J'ai tâché de me pénétrer de vos sentimens, de communiquer à mon ciseau votre noble enthousiasme.

« Couronnée par la liberté, la France, vêtue aux couleurs nationales, paraît dans tout l'éclat de sa gloire. En l'entourant, nos Législateurs et

10 LES CITOYENS FRANÇAIS,

un Roi citoyen lui présentent de concert la Constitution ; elle la reçoit d'une main , et lève l'autre vers le ciel pour prononcer le serment fédératif. Sur le devant , Voltaire , Rousseau , Reynal , précédés des foudres de l'éloquence , renversent les Préjugés , et la Vérité , en s'élevant sur les monstres terrassés , éclaire de son flambeau tout l'horizon de la France. Autour du piédestal , des médaillons rappellent l'héroïsme qui éclate de toutes parts , le triomphe des vainqueurs de la Bastille , l'expédition des Bordelois , des Messois , et la mort de ce jeune Dessilles sur ce canon , trophée immortel de son dévouement. »

DORBESSON.

Voilà ce qui parlera éternellement au cœur des Français. Je ne pouvais faire un plus digne présent à mes concitoyens. C'est votre chef-d'œuvre.

LE STATUAIRE.

Je travaillais pour la Liberté. Je vous salue, monsieur ; j'ai l'honneur de vous annoncer M. Varigni.

SCENE VII

DORBESSON, VARIGNI père.

VARIGNI père.

Je viens auprès de vous raffermir mon courage.

DORBESSON.

Au moment de rendre nos enfans heureux , éprouveriez-vous des peines ?

VARIGNI père.

Oui : celle de ne pouvoir contenir l'excès de ma joie. Je suis dans les plus vives émotions ; et ce n'est qu'en l'épénchant dans le sein de l'amitié que je puis garder un secret dont vous sentirez toute l'importance.

DORBESSON.

Parlez, je vous donne ma parole d'honneur.

VARIGNI père.

Avec vous je n'ai pas besoin de ce garant. L'arrivée du prince de Taubourg m'agite vivement.

DORBESSON.

C'est un de mes anciens amis.

VARIGNI père.

J'ai pour lui les sentimens les plus tendres.

DORBESSON.

Vous ! Depuis quand le connaissez-vous ?

VARIGNI père.

Depuis les premiers jours de mon enfance.

DORBESSON.

A son nom, à sa vue, vous perdistes, hier au soir, ce sang-froid, cette dignité qui vous caractérise ; et dans le trouble et l'agitation vous vous échappâtes brusquement.

VARIGNI père.

Je tremblais de céder à ma faiblesse, et vous sentirez toute la violence que je faisais à mon cœur, en m'éloignant d'un frère que je chéris.

DORBESSON.

Quoi ! seriez-vous ce prince qu'on a tant regretté ?

VARIGNI père.

Lui-même.

12 LES CITOYENS FRANÇAIS,

DORBESSON.

O digne effet de cette philosophie qui préfère la simplicité champêtre au faste de la cour ! ce triomphe est digne de vous.

VARIGNI père.

Je suivis mes inclinations. Déplorant les misères de mes pareils, je m'affranchis de leurs vaines opinions. On se précipite les uns sur les autres dans les routes de l'ambition. Je pris une marche rétrograde.

DORBESSON.

Je ne connaissais pas toute votre sagesse. Mais comment pûtes-vous quitter des parens qui vous chérissaient ?

VARIGNI père.

Deux évènements favorisèrent mes desseins. J'idolâtrai une fille belle et vertueuse, mais qui n'était rien aux yeux de mon père, parce qu'elle n'avait pas la qualité de princesse : il ne me fut pas permis de l'épouser, et la douleur l'enleva à mon amour. Un peuple, digne de la liberté, voulut briser ses chaînes. Plusieurs princes se liguèrent pour le retenir sous le joug. Mon père était de ce nombre. Je commandais son armée : il voulait me faire combattre des hommes pour qui je faisais des vœux. Je représentai l'injustice de cette guerre ; j'opposai aux droits de mon père sur mon obéissance les droits encore plus sacrés de l'humanité. Je le fléchis, et je n'eus pas la honte d'être un instrument du despotisme.

DORBESSON.

Je le vois, vous avez toujours été Varigni.

VARIGNI père.

Dès-lors je résolus de me soustraire pour

jamais aux dangers des fausses grandeurs , et colorant mon projet de l'amour pour les voyages , j'obtins de mon père la permission de parcourir l'Europe. Fier d'échapper aux vices des courtisans , de ne dépendre que de moi-même , je sentis , pour la première fois , toute la dignité de l'homme.

D O R B E S S O N.

Vous me la faites encore plus sentir. Mais quel évènement donna lieu au bruit de votre mort ?

V A R I G N I père.

Le bateau sur lequel je traversai le Rhin se renversa. La nouvelle de cet accident parvint bientôt à Taubourg ; on m'y rendit des honneurs funèbres. Je profite de cette circonstance , je change de nom , j'étudie les peuples policés. Mon père mourut. Après lui avoir payé le tribut de ma douleur , je consultai mes devoirs.

D O R B E S S O N.

Comment pûtes - vous résister à l'espérance d'exercer votre pouvoir pour le bonheur des hommes ?

V A R I G N I père.

Cette idée flatta d'abord mon cœur ; mais bientôt la réflexion me fit sentir des obstacles invincibles. Entouré de despotes , j'aurais vainement présenté la liberté à mes sujets ; et la gloire de se régénérer n'appartient qu'à un grand empire. Voyez le sort des Liégeois et des Brabançons. D'ailleurs , j'appris que mon frère gouvernait avec sagesse. Rien ne me retenant , je cherchai à vivre dans la plus paisible obscurité. La philosophie commençait à éclairer la France , j'y fixai mon

14 LES CITOYENS FRANÇAIS,

séjour, et la plus belle révolution a justifié cette prédilection. Ma bonne fortune me conduisit ici, et faisant d'un prince un laboureur, je trouvais près de la charrue, ce qu'on voit rarement près du sceptre, la vérité, des amis, et le bonheur. Ma ferme, cultivée par mes mains, m'enrichissait; j'avais du superflu pour donner aux pauvres une fraternelle salutation. Bientôt j'étendis, j'embellis une si douce existence, dans une femme selon mon cœur, dans des enfans qui répondent à mes espérances, dans l'amitié des bons villageois, et dans l'intimité d'un philosophe né comme moi au sein des grandeurs.

DORBESSON.

Et qui se félicite de savoir vous apprécier. Vous prouverez qu'avec de la sagesse, tout le monde pourroit être heureux.

VARIGNI père.

Mais l'arrivée de Taubourg vient déchirer mon cœur. Je souffre de ne pouvoir le serrer dans mes bras, et je tremble d'exposer Varigni à la tentation des grandeurs dont il est l'héritier. J'appauvrirais mon frère, en le dépouillant des richesses que l'habitude lui rend indispensables, et j'enlèverai, peut-être, à mon fils, le trésor de cette modération dont j'ai tâché de lui donner l'exemple. Tout me commande le silence. Voilà madame Dorbesson. Adieu, mon ami, je vais m'occuper du mariage de nos enfans.

S C E N E V I I I.

DORBESSON, M.^{me} DORBESSON.M.^{me} DORBESSON.

MONSIEUR LE DUC, on ne ménage pas votre temps...

DORBESSON.

Je voudrais toujours l'avoir employé comme ce matin. Mais faut-il vous le redire, madame, je ne suis plus duc pour personne, encore moins pour vous qui connaissez mon respect pour les loix. Je me félicite de pouvoir substituer aux titres de mes ancêtres, le seul qui ait manqué à leur gloire.

M.^{me} DORBESSON.

C'est inconcevable ! L'époux d'une Taubourg, un Dorbesson, parent de plusieurs souverains, un général dont les exploits sont célèbres, se glorifiera à mes yeux, d'un titre qu'il partage avec tout le monde.

DORBESSON.

C'est ce qui me le rend si cher.

M.^{me} DORBESSON.

Que ce vulgaire, qui n'était rien, se croie quelque chose, se qualifie avec emphase...

DORBESSON.

Je vous en supplie, madame, respectez les citoyens français.

M.^{me} DORBESSON.

Quoi ! ma fermière pourra me braver, me dire

16 LES CITOYENS FRANÇAIS,
insolentment ces mots qui retentissent par-tout,
nous sommes tous égaux !

DORBESSON.

Rien n'est plus vrai, plus touchant pour mon cœur. Et cette paysanne qui excite si injustement vos mépris, mérite....

M.^{me} DORBESSON.

Des respects, n'est-ce pas ?

DORBESSON.

Au moins, de la reconnaissance. C'est en bravant l'inclémence des saisons, c'est à la sueur de son front qu'elle cultive ces fruits que vous mangez au sein de la mollesse.

M.^{me} DORBESSON.

Je conviens du prix de son travail ; mais convenez aussi que les distinctions de la naissance sont....

DORBESSON.

Des préjugés.

M.^{me} DORBESSON.

Consacrés par le temps.

DORBESSON.

Par la vanité. Mais il était réservé aux modérateurs de notre destinée, de régler toutes nos opinions. Les choses et les hommes ne seront pesés qu'au poids de l'utilité publique.

M.^{me} DORBESSON.

Continuez, monsieur Dorbesson, philosophez, vantez avec complaisance tout ce qui me couvre d'humiliation.

DORBESSON.

D O R B E S S O N.

De gloire, si vous étiez citoyenne ; mais vous la serez bientôt. J'ose m'en flatter.

M.^{me} D O R B E S S O N.

Ne l'espérez pas. C'est la seule chose que je ne puisse vous accorder. Que je haïs une révolution dont les idées viennent empoisonner nos plus chers entretiens ! Je venais vous parler de la visite du prince de Taubourg.

D O R B E S S O N.

Elle m'a surpris agréablement. C'est un de mes premiers compagnons d'armes.

M.^{me} D O R B E S S O N.

Il me le rappelait dans le moment même, avec attendrissement. Il vous aime beaucoup, s'intéresse vivement à votre bonheur et à votre gloire. Il doit vous présenter un plan admirable, que j'ai saisi avec transport, et contre lequel vous ne pourrez, je pense, rien alléguer.

D O R B E S S O N.

Je ne doute pas de ses bonnes intentions. De quoi s'agit-il ?

M.^{me} D O R B E S S O N.

Je ne veux pas lui enlever le plaisir de vous l'annoncer lui-même ; je vous supplie seulement de m'accorder une grâce.

D O R B E S S O N.

Ma tendresse pour vous n'a d'autre terme que celui de mon pouvoir. Parlez.

M.^{me} D O R B E S S O N.

Suspendez les dispositions d'un mariage que vous ne voudrez peut-être plus réaliser après l'entretien du prince de Taubourg.

18 LES CITOYENS FRANÇAIS,

DORBESSION.

J'entends. Vous me demandez l'impossible ;
de rompre ce mariage pour former. . .

M.me DORBESSION.

Celui que nous avions projeté autrefois.

DORBESSION.

Ah ! si c'est là l'objet du prince , qu'il parte
plutôt que d'exposer son ami à la peine de le faire
rougir de ses propositions.

M.me DORBESSION.

Le prince son fils , remplacerait ce jeune Va-
rigni que j'estime ; mais qui est sans nom et sans
fortune.

DORBESSION.

Il a un très-beau nom , un nom illustré par
les lettres et par le suffrage de ses concitoyens ,
un nom qui aurait bien plus d'éclat encore , sans
la modestie d'un père aussi soigneux à cacher
son mérite , que beaucoup d'autres à se parer de
celui qu'ils n'ont pas.

M.me DORBESSION.

Sa fortune ne répond pas à ses qualités per-
sonnelles.

DORBESSION.

Ma fille , riche et citoyenne , en partageant sa
destinée , réparera avec joie les injustices de la
fortune ; et je bénis des convenances qui entrent
si bien dans l'esprit de la constitution.

M.me DORBESSION.

Accordez-moi , du moins , un délai.

DORBESSION.

Plutôt la vie.

M.me DORBESSION.

C'est pour votre bonheur.

D O R B E S S O N.

Il faut le chercher dans ses devoirs. Outrageant la nature et l'amitié, j'écouterais un vil intérêt; je dirais à Varigni, nous nous félicitons, les beaux jours de nos enfans allaient rajeunir les nôtres, mais l'ambition traverse le plus cher de nos vœux.

M.me D O R B E S S O N.

Vous le devez à votre gloire.

D O R B E S S O N.

Quel accueil je recevrais ! Un regard de Varigni me ferait entrer dans la poussière ; et dans son noble étonnement, ne pouvant concevoir tant de bassesse dans un homme honoré de son estime, il déplorerait la perte de ma raison. Rassurez-vous, mon ami, rien ne pourra me faire manquer à ma parole, retarder le moment heureux qui doit couronner nos plus tendres sollicitudes.

S C E N E I X.

DORBESSION, M.me DORBESSION, JOSEPH
DORBESSION.

JOSEPH DORBESSION.

LES nouvelles sont alarmantes. Des troubles dans la capitale, l'Assemblée nationale divisée, ses séances tumultueuses.

D O R B E S S O N.

Rénissons la sagesse de ses décrets. Dans la sérénité du beau temps, pense-t-on aux matières hétérogènes qui se choquent et s'enflamment dans l'orage ?

20 LES CITOYENS FRANÇAIS,

JOSEPH DORBESSON.

Beaucoup de personnes considérables abandonnent la France.

DORBESSON.

Tant mieux : ce sont des ennemis. Oui, c'est un crime de lèse nation que de désertir ses drapeaux dans les circonstances ; mais la famille française se complète ; nos frères proscrits par la superstition, viennent en foule jouir avec nous des bienfaits de la liberté.

JOSEPH DORBESSON.

Le sang coule en beaucoup d'endroits. . .

DORBESSON.

Je gémis de voir des calamités figurer parmi tant de triomphes. Mais je m'en apperçois, mon frère, nous ne tirons pas nos nouvelles de la même source. Que je déteste ces hommes qui se complaisent à taire le bien, à exagérer le mal, ces corbeaux, qui pour alimenter leur sinistre croassement, voudraient faire de la France un cimetière. Adieu, je vous laisse avec ma femme. Je vais joindre le prince de Taubourg.

S C E N E X.

JOSEPH DORBESSON, M.^{me} DORBESSON.

JOSEPH DORBESSON.

Mon frère ne me paraît pas trop bien disposé. Cette vive sortie contre les émigrans présage beaucoup d'obstacles.

M.^{me} DORBESSON.

Peut-être invincibles, mais ne nous décourageons pas.

JOSEPH DORBESSON.

Je voulais, par cette peinture trop réelle de nos maux, émouvoir son ame sensible, et y faire entrer toutes nos alarmes ; mais il m'a échappé brusquement comme s'il avait pressenti mon dessein. Avez-vous, de votre côté, commencé l'attaque, madame la duchesse ?

M.me DORBESSON.

Infructueusement. Sur une qualification, amenée par l'habitude, il a fait éclater son respect pour les nouvelles loix, et il a peint avec les couleurs de son enthousiasme, toutes ces innovations qui nous désespèrent.

JOSEPH DORBESSON.

Je reconnais bien là mon frère. J'honore ses vertus, la supériorité de son esprit ; mais son amour pour une chimère philosophique le rend ennemi de tout ce qui tient à l'ancien gouvernement, et il ne s'est si fort engoué de ce roman constitutionnel, que parce qu'il rappelle les droits de l'homme.

M.me DORBESSON.

Ce n'est pas tout, monsieur le comte, ensuite il est tombé durement sur ce sentiment qu'il appelle vanité, et que vous et moi qualifions de noble orgueil, d'une haute naissance.

JOSEPH DORBESSON.

Enfin, lui avez-vous parlé du plan du prince de Taubourg ?

M.me DORBESSON.

Je n'en ai pas eu le courage. D'ailleurs, vous le savez, le prince doit lui en porter les premières propositions.

22 LES CITOYENS FRANÇAIS,

JOSEPH DORBESSON.

Il ne sait donc rien ?

M.me DORBESSON.

Presque tout. La prière que je lui faisais de suspendre les dispositions du mariage de ma fille a été pour son esprit un trait de lumière.

JOSEPH DORBESSON.

Eh bien ?

M.me DORBESSON.

Il m'a représenté, avec la plus grande force, sa parole, le bonheur de sa fille, et son amitié pour les Varigni.

JOSEPH DORBESSON.

A votre tour vous avez insisté ; représenté ?...

M.me DORBESSON.

Son indignation ne m'en a pas donné le temps. Vous savez comme il reçoit tout ce qui blesse la sévérité de ses principes. Je dois l'avouer, je n'étais pas trop ferme dans les miens. Cet honnête homme donne à tout ce qu'il dit le caractère de sa vertu, et je suis souvent tentée de prendre ses erreurs pour des vérités.

JOSEPH DORBESSON.

Voilà donc la négociation aussitôt éconduite que commencée ? Je le vois avec douleur, madame la duchesse ; nous n'irons pas habiter votre principauté, nous continuerons à végéter tristement au milieu de cette multitude qui nous couvrira de son insolence.

M.me DORBESSON.

Ce mot ranime mon audace. Attaquons mon époux de toutes parts, mais indirectement.

JOSEPH DORBESSON.

Comment ?

Mme. DORBESSON.

J'irai à ma fille.

JOSEPH DORBESSON.

Elle a pour elle l'amour et la volonté de son père. D'ailleurs, elle est un peu philosophe.

M.me DORBESSON.

Oui ; mais j'ai pour moi sa sensibilité. Je ferai parler, tour-à-tour, la tendresse et l'autorité maternelle. Elle ne résistera pas.

JOSEPH DORBESSON.

Et le jeune Varigni ?

M.me DORBESSON.

J'intéresserai sa générosité, je lui peindrai tous les avantages de la proposition du prince de Taubourg, ce nouvel arrangement irrévocablement attaché à la gloire de deux puissantes maisons. A ces grands moyens j'ajouterai tous ceux qui pourront exciter la noblesse de son ame.

JOSEPH DORBESSON.

J'en suis convaincu, il combattra pour nous contre lui-même. Si, avec les mêmes motifs, vous pouviez donner les mêmes impressions à son père.

M.me DORBESSON.

Ce serait un coup de maître ; mais la chose est difficile. Nous avons à faire à un philosophe, à un autre Dorbesson. Il faudra essayer. Oui, si le vertueux Varigni parlait pour nous, la victoire serait certaine.

JOSEPH DORBESSON.

Employons tout.

24 LES CITOYENS FRANÇAIS.

M.me DORBESSON.

Jusqu'à notre pèlerin.

JOSEPH DORBESSON.

Sous ce ridicule déguisement il cache quelque grand personnage , et je le crois un des principaux instrumens de contre-révolution.

M.me DORBESSON.

Sa cause est la nôtre. Il est au courant des massacres et des incendies. Chargez de toutes ces horreurs la calamiteuse relation que vous avez commencée. M. Dorbesson doutera, s'indignera, opposera des triomphes, mais vous lui donnerez des émotions qui favoriseront le prince de Taubourg. Allons, monsieur le comte, allons diriger toutes nos batteries, mais avec mesure et sans précipitation.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

M.^{lle} DORBESSON, M.^{lle} VARIGNI.

M.^{lle} DORBESSON.

CE bouquet, ces jeunes filles, la naïveté, la sincérité de leurs vœux m'attendriront toujours.

M.^{lle} VARIGNI.

Vous méritez cet hommage. Je l'ai partagé ; je m'embellis de tout ce qui honore mon amie. Ce mot paraîtrait bien familier à beaucoup de personnes.

M.^{lle} DORBESSON.

Plaignons la vanité qui s'isole, qui se prive des plus sublimes affections.

(Elle embrasse son amie.)

Jouissons des nôtres.

M.^{lle} VARIGNI.

L'amitié la plus intime entre une petite bourgeoise et la fille d'un grand seigneur, d'un duc, cela est vraiment merveilleux.

M.^{lle} DORBESSON.

Pour nous, rien de plus naturel. Nos cœurs faits l'un pour l'autre ne sentent point ces gothiques distinctions qui, heureusement disparaissent, sous le glorieux nom de citoyen. Applaudissons-nous de ce qu'à l'exemple de nos parens, nous avons prévenu les bienfaits de la révolution.

26. LES CITOYENS FRANÇAIS,

Mlle VARIGNI.

La plus vertueuse sympathie a toujours rapproché votre père et le mien.

Mlle DORBESSON.

Je suis toute glorieuse d'être la fille de l'un, et de devenir celle de l'autre, de donner ma main à un homme qui déjà partage leurs vertus et qui, en suivant leurs nobles traces, servira la patrie.

Mlle VARIGNI.

Que vous êtes digne de cette félicité, ma sœur ! je me plais à anticiper sur quelques heures.

Mlle DORBESSON.

Répétez ce nom charmant : je voudrais que vous fussiez doublement ma sœur. Si mon frère... Vaine espérance ! Son amour pour Mlle de Taubourg....

Mlle VARIGNI.

Parlons de l'arrivée du prince et de son fils. Qu'en pensez-vous ?

Mlle DORBESSON.

Comme un sinistre présage elle vient troubler le cours de la plus charmante destinée.

Mlle VARIGNI.

Que craignez-vous ?

Mlle DORBESSON.

Je crains qu'il ne se trame quelque chose contre nous. Ma mère, mon oncle, le prince de Taubourg, ce pèlerin se cherchent, se parlent mystérieusement, et passant près d'eux, j'ai entendu le mot d'alliance.

Mlle VARIGNI.

Ces craintes offensent M. Dorbesson.

Mlle DORBESSON.

J'admire ses vertus. Mais ma mère tient toujours fortement aux préjugés de sa naissance.

Mlle VARIGNI.

Qui devraient céder à l'exemple, aux représentations d'un époux dont le nom est aussi illustre que le sien.

Mlle DORBESSON.

Les opinions de ma mère m'affligent, mais je ne dois pas me permettre de les censurer. Je l'avoue avec douleur, elle se croit humiliée d'un mariage qui m'honore, et ce n'est que par soumission à la volonté de mon père qu'elle y a donné son consentement.

Mlle VARIGNI.

Que peut-elle faire ?

Mlle DORBESSON.

Troubler la tranquillité de mon père ; j'en serais désespérée.

Mlle VARIGNI.

Dissipez ces vaines alarmes.

Mlle DORBESSON.

Elles m'environnent malgré moi. La présence, peut-être, les propositions du prince de Taubourg, peuvent faire revivre un projet qui a long-temps flatté madame Dorbesson.

Mlle VARIGNI.

Lequel ?

Mlle DORBESSON.

Celui d'une double alliance avec la principale branche des princes de sa maison.

Mlle VARIGNI.

Elle peut exécuter la moitié de ce projet.

28 LES CITOYENS FRANÇAIS,

Blâmeriez-vous le mariage de votre frère avec la princesse de Taubourg?

Mlle DORBESSON.

Il n'entre point dans mes vœux. Mais je dois en tout désirer le bonheur d'un frère que j'aime.

Mlle VARIGNI.

Cessez donc de vous affliger, secondez les espérances de madame Dorbesson.

Mlle DORBESSON.

Elles s'étendent plus que vous ne pensez. Tout me le confirme. A l'heure où elle repose ordinairement, elle entre chez moi. Le trouble et l'agitation sont dans sa physionomie. Elle s'approche affectueusement, me fait des caresses qui touchent mon cœur, mais qui me surprennent d'autant plus que le ton habituel de sa dignité permet peu ces épanchemens. Après beaucoup d'autres choses, elle m'a parlé de M. de Taubourg, et a fini par une longue énumération des qualités du fils de ce prince.

Mlle VARIGNI.

Il a été un temps où vous auriez écouté avec plus d'intérêt son éloge.

Mlle DORBESSON.

Je vous en ai fait la confidence, à mon entrée dans le monde je vis avec plaisir ce jeune prince ; ses empressemens me flattèrent. Ma mère favorisait une inclination naissante. Il me paraissait aimable. Je n'avais pas alors vu votre frère.

Mlle VARIGNI.

Ce jeune prince s'avance vers nous.

Mlle DORBESSON.

Qui, lui? Quel embarras.

D R A M E.

29

Mlle VARIGNI.

Dans la plus brillante parure.

Mlle DORBESSON.

Rien ne peut éclipser les vertus de Varigni.

Mlle VARIGNI.

Je ne veux point gêner l'entretien du rival de mon frère.

Mlle DORBESSON.

Cruelle ! Vous m'abandonnez ?

Mlle VARIGNI.

Je vous quitte , mais pour m'occuper de vous et de votre fête.

S C E N E I I .

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG ,

Mlle DORBESSON.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

MADemoisELLE , en vous approchant je rappelle ces rapides momens où vous daigniez recevoir l'hommage d'un cœur qui vous doit ses premières comme ses plus vives émotions.

Mlle DORBESSON.

Ce souvenir m'est également cher , et je me plairai toujours à vous donner les mêmes témoignages de mon estime.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

Alors dans la plus douce illusion , je me flat-
tais.....

Mlle DORBESSON.

Les temps, nos rapports et nos devoirs sont changés.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

Malgré tous ces obstacles, je suis, j'ai été et je serai toujours le même : dans les horreurs de l'absence, sous la volonté d'un père qui me destinait à une alliance politique, je n'ai pas cessé d'adorer cette charmante image qui embellissait tous mes pas.

Mlle DORBESSON.

Prince, vous m'étonnez.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

Je bénissais les circonstances. Mon père me rend à moi-même. Il fait plus : connoissant mon amour pour vous, celui de M. votre frère pour ma sœur, il venait proposer à son ami ce double mariage. Nous arrivons, et c'est pour être témoins du triomphe de mon rival.

Mlle DORBESSON.

Cette constance et ces soins m'honorent et m'affligent également.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

Si je pouvais faire revivre dans votre cœur une étincelle de ce feu qui embrâse le mien...

Mlle DORBESSON.

Je vous l'ai déjà dit, prince, toute mon estime vous appartient, et il faut qu'elle soit bien forte, puisqu'elle me fait souffrir des déclarations que je ne devrais pas entendre au moment où je vais joindre à l'autel l'homme qui a mon cœur et le suffrage de mon père.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG,
(d'un ton où l'orgueil et la jalousie se confondent.)

Quel est donc le rang, l'éclat de ce mortel
qui a le bonheur de vous plaire?

Mlle DORBESSON.

Dans toute la simplicité de la modestie, il
cultive des vertus et des talens qui font la véri-
table grandeur, et pour tout dire, en un mot,
c'est un excellent citoyen.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

J'entends. Un de ces plébéïens qui n'aguère
rempait dans l'obscurité, et qui, en humiliant la
noblesse, jouissent des hommages de la multi-
tude.

Mlle DORBESSON.

Arrêtez, monsieur, il n'y a plus en France,
ni nobles ni plébéïens; il n'y a que des hommes
libres. Et si vous m'estimez, vous devriez parler
avec plus d'égard d'un Français qui sera bientôt
mon époux.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

Qui m'enlève le seul bien sans lequel je ne
puis exister! Dans cet étonnement, dans cette
indignation, je ne puis concevoir tout l'excès de
cette audace. Un homme à peine digne d'entrer
dans votre anti-chambre, osera insolemment don-
ner, à mes yeux, sa main à une Dorbesson,
tandis qu'un prince lui fait hommage de plusieurs
états, et d'un nom honoré par la couronne im-
périale.

Mlle DORBESSON.

Vous êtes étranger, monsieur, je pardonne
ces injures. Vous ne pouvez, comme moi, sentir
la dignité d'un citoyen français.

32 LES CITOYENS FRANÇAIS,

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

Je ne sens que mon désespoir, et en partageant l'humiliation de la noblesse, je voudrais me venger d'un rival, d'une constitution qui fait son triomphe; je voudrais que tous les mécontents, que tous les princes embrassant mes fureurs, remissent sous le joug un peuple révolté, et dans la licence la plus effrénée...

Mlle DORBESSON.

Vous me faites pitié; je ne puis, sans devenir criminelle, vous entendre plus long-temps.

Le fils du PRINCE DE TAUBOURG.

Pardonnez, mademoiselle, à la violence de mes sentimens. Moi, vous offenser! Ce dessein peut-il entrer dans un cœur qui vous adore!

Mlle DORBESSON.

Ah! voici ma mère.

SCENE III.

M.me DORBESSON, Mlle DORBESSON,
le fils du Prince de TAUBOURG.

M.me DORBESSON.

PRINCE, monsieur votre père vous attend.

SCENE IV.

S C E N E I V.

M.me DORBESSION. M.lle DORBESSION.

M.me DORBESSION.

QUE ce prince est aimable ! Je me plais à suivre le cours de ses brillantes destinées ; sa haute naissance, ses richesses, ses qualités personnelles l'appellent à tout, et peut-être un jour à l'Empire. Mais qu'a-t-il, il me paraît dans une grande agitation ?

M.lle DORBESSION.

Il parlait avec vivacité.

M.me DORBESSION.

De ce qui vous intéresse ?

M.lle DORBESSION.

De la Constitution.

M.me DORBESSION.

Et il en disait ?

M.lle DORBESSION.

Beaucoup de mal.

M.me DORBESSION.

Peut-on en dire du bien ? Destiné à gouverner, à figurer avec gloire dans le système politique de l'Europe, il est déjà fort versé dans la science du gouvernement. Et il a sans-doute triomphé de vos opinions ?

M.lle DORBESSION.

Du tout. J'opposais à ses préjugés, cette raison naturelle qui devrait parler à tous les cœurs le même langage, et leur faire sentir

34 LES CITOYENS FRANÇAIS,

comme le plus grand de ses bienfaits cette révolution, qui d'une nation puissante fait un peuple de frères, ne connoissant d'autres distinctions que celles du mérite.

M.me DORBESSON.

Chimères absurdes, qui devraient rester reléguées dans ces pernicioeux romans. Votre tête est exaltée; c'est l'effet de ces lectures empoisonnées.

Mlle DORBESSON.

Oubliez-vous, Madame, qu'elles sont du choix d'un père éclairé et vertueux?

M.me DORBESSON.

C'est ce qui m'afflige. Mon époux vous donne trop l'exemple du plus étrange égarement. C'est le propre de ces esprits supérieurs dont la marche rapide, hors des routes ordinaires, les fait tomber souvent dans l'erreur; mais ils reviennent enfin au sens commun, cette règle éternelle de tout le monde. Occupons-nous du jeune prince. Quoi, oubliant la politesse qui le caractérise, il ne vous aurait parlé que politique? n'avait-il pas à vous dire des choses plus aimables?

Mlle DORBESSON.

Il m'a parlé de ces premiers jours de notre connoissance.

M.me DORBESSON.

Et vous ne les avez pas oubliés entièrement?

Mlle DORBESSON.

Je rappellerai toujours avec estime, l'estime d'un de vos parens.

M^{me} D O R B E S S O N.

Aucun autre sentiment.

M^{lle} D O R B E S S O N.

C'est le seul qui soit à ma disposition.

M^{me} D O R B E S S O N.

Cependant vous en aviez d'autres pour ce prince charmant, lorsque votre cœur docile, à la voix de votre mère, se livrait à de plus nobles inclinations.

M^{lle} D O R B E S S O N.

Ce qui était permis alors deviendrait maintenant criminel. Vous m'étonnez, Madame. Pouvez-vous oublier que mon cœur et ma main sont à Varigni, que dans un moment il sera mon époux ?

M^{me} D O R B E S S O N.

Dans ce temps de révolution, tout peut changer en un moment.

M^{lle} D O R B E S S O N.

Serait-il possible ! vous me faites frémir.

M^{me} D O R B E S S O N.

Ma tendresse doit vous rassurer. Elle s'occupe sérieusement de votre bonheur.

M^{lle} D O R B E S S O N.

Rien n'y manquera si j'ai toujours votre bienveillance. Mes désirs seront remplis. Ma patrie est libre, je trouve dans les auteurs de mes jours, et dans l'homme que j'épouse, des vertus qui me font jouir de tout ce que la tendresse et l'amour ont de plus ravissant.

M^{me} D O R B E S S O N.

Mais cette félicité est attaché à celle des parens qui vous chérissent.

36 LES CITOYENS FRANÇAIS,

Mlle DORBESSON.

Puis-je vouloir l'en séparer, moi qui donnerais ma vie pour leur épargner la plus légère douleur !

M.me DORBESSON.

Votre père est au milieu des dangers.

Mlle DORBESSON.

Mon père ! Expliquez-vous, de grace, Madame.

M.me DORBESSON.

Le retour et la vengeance de l'ancien gouvernement se préparent. Et bientôt on verra ces séditieux novateurs, tomber sous le glaive de ces mêmes lois, qu'ils ont cru pouvoir violer et changer impunément.

Mlle DORBESSON.

Ah ! je respire ! Je pouvais craindre des assassins, mais non pas une contre-révolution. Rassurez-vous aussi, Madame. Les caprices de l'arbitraire ont disparu devant la volonté nationale, et les lois constitutionnelles sont immuables comme la puissance souveraine qui les a instituées.

M.me DORBESSON.

Je ne viens pas philosopher, extravaguer avec vous, mademoiselle, je viens seulement vous demander un plaisir.

Mlle DORBESSON.

J'attends vos ordres avec la plus respectueuse soumission.

M.me DORBESSON.

Je ne veux vous parler que comme votre meilleure amie : ma fille, si je vous ai porté,

si je vous ai allaité dans mon sein, si je veille sans cesse à votre bonheur, j'ose vous demander le prix de tant de sollicitudes..

Mlle D O R B E S S O N.

Ma reconnaissance égale mes devoirs; que faut-il que je fasse?

M.me D O R B E S S O N.

Triompher d'une inclination qui vous déshonore, sentir le noble orgueil de votre origine, épouser le prince de Taubourg, et jouir avec lui du rang et des honneurs d'un des premiers souverains d'Allemagne. Mon époux, moi, votre oncle et votre frère, nous vous suivrons, et nous quitterons avec joie un pays qui ne nous offre que des dangers et des humiliations.

Mlle D O R B E S S O N.

O ciel! qu'entends-je! Mon père abandonner sa patrie; moi cesser d'être française; moi renoncer à Varigni, paraître à ses yeux l'esclave de ces vîles grandeurs qu'il méprise.

M.me D O R B E S S O N.

Vous m'insultez.

Mlle D O R B E S S O N.

Crainte de vous offenser, je réprime ce mouvement d'une fierté citoyenne. Plutôt que de m'avilir, reprenez, madame, cette vie que vous m'avez donnée, et que la perte de Varigni rendrait insupportable.

M.me D O R B E S S O N.

Ma fille!

Mlle D O R B E S S O N.

Au nom de ce mot, si touchant pour mon

38 LES CITOYENS FRANÇAIS,

cœur, n'exigez pas des sacrifices; qui, s'ils étaient possibles blesseraient des devoirs que vous m'avez appris à respecter.

M.me D O R B E S S O N.

Fille ingratte, votre premier devoir est de faire ma volonté.

M.lle D O R B E S S O N.

Mon père que je chéris et que je respecte également, n'a-t-il pas les mêmes droits à mon obéissance? Et pouvez-vous, sans déchirer son cœur, rompre des nœuds qu'il a formé avec tant de plaisir?

M.me D O R B E S S O N.

Mon époux changera avec les circonstances. Prévenez son exemple.

M.lle D O R B E S S O N.

Fidelle à ses nobles devoirs, il repousserait avec indignation tout ce qui voudrait l'en écarter. Voilà l'exemple qu'il me donnera toujours et que je me glorifie d'imiter.

M.me D O R B E S S O N.

Vous me bravez, vous me mettez dans la nécessité d'user de tout mon pouvoir. Je vous défends de penser à Varigni, et je vous ordonne d'écouter favorablement le fils du prince de Taubourg.

M.lle D O R B E S S O N.

Ah ma mère! dans quelle horrible situation vous me jetez. Les images les plus effrayantes m'environnent. Entre votre courroux, la tranquillité d'un père et le désespoir d'un amant, je ne puis que mourir.

M.me DORBESSON.

Vivez pour m'obéir, pour rendre justice à ma tendresse, et pour bénir bientôt cette heureuse violence.

Mlle DORBESSON.

Vous pouvez m'ôter la vie, et bien plus encore, mon amant; mais non pas me faire descendre à la dissimulation. Je m'avilirais sans favoriser votre projet. Le cœur de Varigni devinera toujours le mien, et mes yeux démentiraient ma bouche si elle était assez criminelle pour flatter Taubourg des sentimens dont je brûle pour Varigni.

M.me DORBESSON.

Je ne vous demande que du silence, je saurai parler pour vous, et conduire tout au gré de mes desseins. Tremblez de me désavouer; mon amour, ou ma haine dépendent de votre soumission; je pourrais même ajouter la tranquillité de votre père, car elle serait troublée par la discorde que vous pourriez semer entre nous. Votre ame est sensible et noble, qu'elle régie votre conduite. J'attends Varigni; il sera plus raisonnable que vous.

Mlle DORBESSON.

Nous n'avons qu'une ame. Le même coup nous donnera la mort. Ha! Si vous pouviez n'accabler que moi du poids de votre courroux?

M.me DORBESSON.

Allez ma fille, allez, ma sensibilité ménagera la sienne.

SCENE V.

M.me DORBESSON seule.

O nature ! que ton empire est puissant ! mon cœur était déchiré de la violence que je faisais au sien..... je balançais.... Moi oublier le soin de ma gloire ; vivre dans cet abaissement. Des honneurs m'appellent dans ma principauté ; mais puis-je me séparer d'un époux que j'aime ? Ce double mariage l'attachera par tous les liens aux Taubourg ; et la tendresse triomphera de son fol amour pour la France.... Mais ma fille , une fille si digne d'être chérie , sera malheureuse... elle a aimé le Prince. Loin de Varigni, ses premières inclinations renaîtront. Cette espérance ranime mon courage. Le Pèlerin vient à propos, faire diversion.

SCENE VI.

M.me DORBESSON, LE PELERIN

LE PELERIN.

ON m'a dit que madame la duchesse me demandait. Je viens recevoir ses ordres.

M.me DORBESSON.

Je voulais vous parler de notre affaire.

LE PELERIN.

Avance-t-elle au gré de vos vœux ; et par l'intérêt que j'y prends, j'oserai dire au gré des miens ?

M.me DORBESSON.

Je puis compter sur l'obéissance de mademoiselle Dorbesson.

LE PELERIN.

Cependant ce peuple triomphant, célèbre l'union d'un homme de sa classe avec la fille de M. le Duc.

M.me DORBESSON.

Une Taubourg était-elle destinée à tant d'humiliations !

LE PELERIN.

Cette alliance fait l'entretien du jour, et ces mots, *il n'y a plus de noblesse*, volent de bouche en bouche.

M.me DORBESSON.

Quelle insolence ! je mourrais plutôt que de laisser imprimer cette tache à ma gloire.

LE PELERIN.

Je partage votre indignation, et si tous les gentils-hommes la partageaient également, ils rentreraient bientôt dans toutes leurs prérogatives.

M.me DORBESSON.

J'entends beaucoup parler de contre-révolution ; y croyez-vous ?

LE PELERIN.

Je la souhaite trop pour ne pas y croire ! Il faut rétablir l'église et la noblesse dans toute leur splendeur, où s'ensevelir sous leurs ruines. C'est l'objet de mon pèlerinage.

M.me DORBESSON.

Ce moyen est singulier.

42 LES CITOYENS FRANÇAIS,

LE PELERIN.

Rien de mieux imaginé. Ce bourdon, ces coquilles, favorisant mes desseins, me donnent dans la multitude un air religieux, dans la bonne compagnie celui de la simplicité, tous les cœurs s'ouvrent sans défiance; et suivant les sentimens qu'ils montrent, je fais parler la religion, la vanité et l'or, plus puissant que l'une et l'autre. Montauban, Nancy, Nîmes Lyon et Perpignan, signalent le succès de ce zèle et de cette vengeance, dont je voudrais marquer tous mes pas.

M.me DORBESSON.

Faire le mal pour arriver au bien!

LE PELERIN.

C'est le caractère des plus vertueuses conjurations.

M.me DORBESSON.

Il faut combattre noblement les ennemis de la noblesse.

LE PELERIN.

Ils sont trop formidables pour les attaquer ouvertement. Toutes les puissances de l'Europe ne pourraient vaincre cette garde nationale si nombreuse, et dont malgré moi j'admire l'héroïsme.

M.me DORBESSON.

Varigni vient à nous; je ne sais comment l'entretenir.

LE PELERIN.

Madame la duchesse serait embarrassée pour parler à ce jeune homme!

M.me DORBESSON.

Eloignez-vous un peu.

SCÈNE VII.

VARIGNI, M.me DORBESSON

(le Pelerin un peu éloigné se promène durant toute cette scène
son jeu doit exprimer les sentimens qui agitent son ame,)

VARIGNI.

(dans l'éloignement.)

ELLE évite ma présence!

(à madame Dorbesson.)

Des larmes mouillent les beaux yeux de
M^{lle} Dorbesson! Serait-elle malheureuse au
moment où elle me rend le plus fortuné des
hommes?

M.me DORBESSON.

C'est l'ouvrage des circonstances, des mal-
heurs que sa sensibilité exagère encore.

VARIGNI.

Son cœur bienfaisant gémit sur ces maux qui
obscurcissent quelque point du tableau de la
félicité publique.

M.me DORBESSON.

Quelle félicité que celle qui présente plus
de mal que de bien!

VARIGNI.

Ce qui vous trompe, ce qui favorise les mal-
veillans, c'est qu'on jouit paisiblement du bien,
et que le mal fait tout retentir de ses clameurs.

44 LES CITOYENS FRANÇAIS,

M.me DORBESSON.

Voyez les premiers ordres.

VARIGNI.

Les Français, dans l'égalité, fraternelle ne sont plus séparés par ces féodales démarcations.

M.me DORBESSON.

Les plus grands sacrifices.

VARIGNI.

C'est pour la liberté, sans laquelle rien ne nous appartient, pas même l'existence.

M.me DORBESSON.

Convenez que cette prétendue liberté fait beaucoup de malheureux.

VARIGNI.

Des esclaves qui regrettent leurs chaînes, et qui encore courbés par l'habitude, s'élèvent douloureusement à la hauteur du citoyen. Mais à mesure qu'ils sentiront les glorieux bienfaits de la liberté, ils rougiront d'avoir partagé ou désiré les dons avilissans du despotisme.

M.me DORBESSON.

Vous allez vite; vous en faites tout-à-coup des philosophes.

VARIGNI.

Je leur donne une ame. Tous les êtres vivans chérissent la liberté. Elle n'est méconnue que par ces automâtes appelés esclaves. Voir la liberté, c'est l'adorer; et c'est en la contemplant qu'on s'enflâme des vertus et des talens qui peuvent l'honorer.

M.me DORBESSON.

Quelle peinture! Si tout le monde pensait comme vous,

VARIGNI.

L'homme reprendrait partout son auguste caractère.

M.me DORBESSON.

J'admire la grandeur et l'élevation de cette ame faite pour commander aux passions, à l'amour même qui ne règne que sur les ames vulgaires.

VARIGNI.

Honorez, madame, ce sentiment qui vivifie, embellit toute la nature. Le véritable amour, l'amour dont je brûlerai toujours pour M.me Dorbesson, allumé par la vertu, donne aux cœurs qu'il enflâme les plus héroïques impressions.

M.me DORBESSON.

Je n'en doute pas. Si les circonstances l'exigeaient, vous sacrifieriez.

VARIGNI.

Je suis citoyen, madame. Ma vie, et ce qui m'est mille fois plus précieux, mon amour, j'immolerais tout à la voix de la patrie; mais elle ne commande pas ce dévouement, au contraire, proscrivant le célibat, ce vice du despotisme, elle bénit un mariage formé sous ses auspices. Qu'il me tarde de répondre à son attente, de lui présenter des citoyens qui, nés dans le berceau de la liberté, nourris dans ses saintes maximes, feront la gloire de leur père en travaillant à celle de l'empire.

M.me DORBESSON.

C'est singulier! Je ne puis vous parler, ni

46 LES CITOYENS FRANÇAIS,

à ma fille, sans qu'au moindre mot vous ne me jetiez dans votre patrie.

VARIGNI.

Tout doit s'y rapporter. C'est par elle, et pour elle que nous existons.

M.me DORBESSON.

Soit. Mais vous chérissez aussi M. Drobesson ?

VARIGNI.

Avec les sentimens d'un fils et ce titre glorieux, augmentera bientôt mes devoirs sans pouvoir rien ajouter à mes affections.

M.me DORBESSON.

Il s'occupe avec le prince de Taubourg, d'un projet qui a besoin de votre concours.

VARIGNI.

Il doit tout attendre de mon zèle.

M.me DORBESSON.

Je n'emploierai pas avec vous ces moyens dont on se sert ordinairement pour ménager la faiblesse. Je puis vous affliger, mais non pas vous insulter en doutant de votre courage.

VARIGNI.

Parlez Madame, parlez ; votre embarras ce préambule et les larmes de M^{lle} votre fille, sont pour mon cœur les plus sinistres présages.

M.me DORBESSON.

Il s'agit du mariage de mon fils avec la princesse de Taubourg.

VARIGNI.

Rien, je pense, ne doit contrarier vos vœux,

et s'il le fallait, j'y joindrais avec plaisir les miens.

M.me D O R B E S S O N.

Ce n'est pas tout ; le jeune prince de Taubourg, qui aime ma fille depuis long-temps, renouvelle ses instances ; son père y joint les siennes en présentant les plus glorieux avantages.

V A R I G N I.

Est-il possible ! au moment de la célébration venir rompre mon mariage ! . . cette démarche n'excitera que l'indignation de M. et de M.me Dorbesson.

M.me D O R B E S S O N.

La nécessité l'ordonne. La gloire de deux augustes maisons.

V A R I G N I.

La gloire ! cette noble couronne de la vertu n'est point faite pour des préjugés qui dégradent l'espèce humaine.

M.me D O R B E S S O N.

Qui dégradent ! Quel délire !

V A R I G N I.

Pardonnez la vérité de ce mot qui vous blesse.

M.me D O R B E S S O N.

O renversement ! Un bourgeois ose m'insulter ; insulter un prince puissant.

V A R I G N I.

C'est un homme qui se respecte, qui respecte ses semblables ; c'est un citoyen qui a l'honneur de partager la majesté du plus grand de tous peuples libres.

48 LES CITOYENS FRANÇAIS,

M^{me} DORBESSON.

Félicitez-vous, monsieur, de cette gloire civique ; mais ma fille ni moi n'en profiterons pas.

V A R I G N I.

Votre fille, elle est citoyenne, j'ai sa parole, j'ose ajouter son estime ; elle ne peut trahir la patrie et l'amour ; je serais coupable de le soupçonner.

M^{me} DORBESSON.

Sa patrie est aux lieux où elle doit paraître en princesse, et elle sera fidelle à ses premiers amours. Avant vous le prince avait su lui plaire, et sa présence peut bien ralumer des feux mal éteints. Vos illusions se dissiperont et vous verrez que son bonheur, le mien et celui de son père sont attachés au projet du prince de Taubourg. J'en suis convaincue votre générosité fera plus que je ne lui demande.

SCENE VIII.

V A R I G N I seul.

Avec quel plaisir, avec quelle adresse elle m'enfonçait le poignard dans le cœur. M.^{lle} Dorbesson, cesser d'être française, cesser d'aimer Varigni ! Quelle calomnie ! Comme moi elle adore la liberté ; comme moi elle gémit de l'ambition de sa mère. Si elle la partageait. Son sexe souvent volage aime la tyrannie. Quelle injure ! elle n'en a que la beauté. Mais le prince peut encore lui paraître aimable, faire revivre. . . . Il ne triompherait pas

pas impunément. Varigni, tu connaîtrais les fureurs de la jalousie ? un mot de mademoiselle Dorbesson dissipera ces alarmes. J'ai pour moi son vertueux père ; mais sa femme me repousse. J'entrerais malgré elle dans sa famille ? A cette idée ma fierté se révolte. . . . Ce Pélerin approche, évitons sa présence. . .

SCENE IX.

LE PELERIN, UN MENDIANT.

LE PELERIN.

[au moment où Varigni passe près de lui.]

(au mendiant.)

MON ami il faut travailler.

(dès que Varigni a disparu)

Fort bien. On aurait de la peine à reconnaître en vous un conjuré.

LE MENDIANT.

Ce travestissement m'indigne.

LE PELERIN.

Nos motifs ennoblissent tout. Nous avons encore besoin d'employer les ruses de la faiblesse. Mais le moment du triomphe ne tardera pas. Dans quelle disposition avez vous laissé cette troupe que nous avons rassemblé presque miraculeusement ?

LE MENDIANT.

Enflammée de l'ardeur du butin et du fanatisme. Avez-vous un parti dans cette ville ?

LE PELERIN.

La duchesse et le comte Dorbesson n'ont pour

D

50 LES CITOYENS FRANÇAIS,

la noblesse que des doléances; l'une est une femme qui s'effraye au seul mot de conjuration, et l'autre un homme sans caractère, dont la ridicule probité n'ose rien entreprendre.

LE MENDIANT.

Il y a ici beaucoup de protestans; avez-vous armé contre eux les catholiques?

LE PELERIN.

Réunis par les mêmes sentimens, ils paroissent n'avoir d'autre culte que celui de cette prétendue liberté dont ils sont idolâtres; d'ailleurs les uns et les autres n'agissent que par leur curé et leur commandant.

LE MENDIANT.

Il faut les gagner; on dit que le duc Dorbesson est religieux. Ne pourriez-vous pas souffler dans son ame le fanatisme?

LE PELERIN.

C'est mon dessein, mais le moment n'a pas encore été propice. Je vais lui parler, ainsi qu'à ce prêtre, et ils deviendront l'un et l'autre, des instrumens, ou des victimes de notre vengeance. Je ne puis contenir mes fureurs quand je songe à ma fortune aussi rapide que brillante. Par la plus adroite usurpation, je fais du fils d'un artiste un marquis, j'entre dans les carrosses du Roi, j'obtiens une dignité et des pensions considérables, et j'allais épouser une belle et riche héritière, au moment où la révolution m'a précipité du faite des grandeurs.

LE MENDIANT.

Ma chute est aussi terrible. Il faut rétablir notre gloire, ou nous noyer dans le sang de

nos ennemis. Sans m'effrayer, j'envisage les périls, les difficultés de notre entreprise. Mais ne craignez-vous pas que parmi tant de conjurés il ne se rencontre quelque traître ?

LE PELERIN.

Non. Ils mourraient tous comme Favras.

LE MENDIANT.

Rien de plus désespérant que l'inaction des puissances qui doivent nous soutenir. . . .

LE PELERIN.

C'est à la lueur des incendies, dont nos compagnons doivent couvrir la France, qu'elles viendront porter leurs coups décisifs. Nos ennemis nous donnent des armes; dans le délire de leur pouvoir, ils ont attenté aux droits sacrés de la Tiare; et déjà gronde pour nous le tonnerre du Vatican. Un faux bref du pape se joignant aux protestations des prélats inonde le royaume, et la conjuration profitant de ces circonstances, excitera partout, les plus grands soulèvemens. J'ai déjà reçu les nouvelles les plus favorables: mais on pourrait nous surprendre ici, allons ailleurs convenir de l'heure de l'attaque.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORBESSON, LE PRINCE DE TAUBOURG.

DORBESSON.

Nous appelons cette place, le Champ de la
fédération. Voilà l'autel de la patrie qui rap-
pelle sans cesse nos devoirs et nos droits.

Le prince de TAUBOURG.

Et le plus sublime spectacle.

DORBESSON.

Celui de notre régénération.

Le prince de TAUBOURG.

Vous imitez fort bien les braves parisiens.

DORBESSON.

Ne pouvant partager toute leur gloire, mes
concitoyens partagent du moins leur civisme.

Le prince de TAUBOURG.

Et le bonheur d'avoir des chefs dignes d'eux.
Quelle merveille ! la France couverte d'intré-
pides soldats, représente la Grèce dans ses beaux
jours.

DORBESSON.

La liberté fait partout les mêmes prodiges.
A sa voix naissent, pour l'honorer avec un peu-
ple de héros, des Solon, des Thémistocle et
des Démosthènes.

D R A M E. 53

Le prince de TAUBOURG.

Je suis dans l'enchantement. Mais si je cé-
dais à ces belles impressions, je ne viendrais
pas de long-temps à l'affaire dont j'ai à vous en-
retenir.

DORBESSON.

J'écoute.

Le prince de TAUBOURG.

Quelle embarras ! je voudrais me taire et
parler.

DORBESSON.

Cet embarras nous offense.

Le prince de TAUBOURG.

Madame la duchesse ne vous a-t-elle rien
dit d'un projet qui a déjà son suffrage ?

DORBESSON.

Madame Dorbesson, m'en a dit un mot. Je
chériss ma femme, mais il y a deux choses
sur lesquelles nous sommes rarement d'accord,
la constitution et le mariage de ma fille.

Le prince de TAUBOURG.

Je dois donc garder le silence.

DORBESSON.

Comment ?

Le prince de TAUBOURG.

Avec le bonheur de vous revoir, l'objet de
ma visite est de vous proposer.

DORBESSON.

Quoi ?

Le prince de TAUBOURG.

La main de ma fille pour votre fils.

54 LES CITOYENS FRANÇAIS,

DORBESSON.

s'ils s'aiment, je l'accepte avec le sentiment de l'amitié et de la reconnaissance.

Le prince de TAUBOURG.

Et celle de mon fils pour mademoiselle Dorbesson.

DORBESSON.

Ignorez-vous qu'elle appartient à Varigni, que ce jour unit à jamais leurs destinées ?

Le Prince de TAUBOURG.

Mon fils sera donc toujours malheureux, et j'en serais la cause.

DORBESSON.

Vous m'affligez.

Le Prince de TAUBOURG.

Il a constamment brûlé pour M.^{lle} Dorbesson.

DORBESSON.

Son silence et le vôtre m'ont fait croire.

Le Prince de TAUBOURG.

Je faisais violence à son cœur et au mien, je sacrifiais la nature à l'intérêt, je voulais réunir les biens de deux branches de ma maison. Je porte toute la peine de mon crime.

DORBESSON.

Que je vous plains.

Le Prince de TAUBOURG.

Vous êtes père, jugez l'excès de mes douleurs.

DORBESSON.

Je les sens profondément.

Le Prince de TAUBOURG.

D'un mot vous pourriez les dissiper.

D O R B E S S O N.

Qui, moi? Mon ami; le prince de Taubourg, me proposerait de manquer à ma parole!

Le prince de TAUBOURG.

Non; mais on peut la retirer; monsieur Varigni doit être généreux; d'après ses ouvrages, j'ai pour lui la plus haute estime; des places, des dignités le dédommageraient. . . .

D O R B E S S O N.

Rien. Gardez-vous de faire éclater sa noble indignation. Grand et riche de ses vertus et de ses talens, il n'ambitionne que la bienveillance de ses concitoyens.

Le prince de TAUBOURG.

Si j'en crois madame la duchesse, mademoiselle Dorbesson, qui n'a pas toujours vu mon fils avec indifférence, entrerait sans peine dans ce nouvel arrangement.

D O R B E S S O N.

Ma femme se flatte de ce qu'elle désire; ma fille infidelle à Varigni! rien ne peut séparer deux cœurs, attachés par le liens indissolubles de l'amour et de l'amitié.

Le prince de TAUBOURG.

Je me livrais à cette douce espérance.

D O R B E S S O N.

Sans fondement.

56 LES CITOYENS FRANÇAIS,

Le prince de TAUBOURG.

Elle est attachée à une autre qui flatte aussi mes plus chers sentimens.

DORBESSON.

Laquelle ?

Le prince de TAUBOURG.

Même avant de les connaître, je partageais les alarmes de madame Dorbesson. Frémissant des dangers et des humiliations qui vous environnent, je me flattais que vous viendriez jouir avec elle dans sa principauté, et dans la mienne des honneurs de votre naissance.

DORBESSON.

Ma gloire est de vivre et de mourir pour mon pays.

Le prince de TAUBOURG.

J'ai fait plus ; j'ai obtenu de l'empereur pour votre fils et pour le mien.

DORBESSON.

Pour mon fils ! serait-il possible ?

Le prince de TAUBOURG.

Le grade de major général de ses armées.

DORBESSON.

Achevez de déchirer ce cœur paternel. Avez-vous l'aveu de Dorbesson ?

Le prince de TAUBOURG.

Il ignore mes démarches.

DORBESSON.

Vous me faites revivre. Pardonne mon fils,

je tremblais que tu n'eusses un moment oublié ta patrie ! J'honore Léopold, ses vertus doivent embellir le sceptre, réaliser à Vienne ce qu'elles ont annoncé en Toscane, & il mettra le dernier trait à sa gloire, en suivant l'exemple que Louis XVI. donne à tous les Monarques. Rapportez-lui avec les témoignages de ma respectueuse reconnaissance, ce présent que je ne pourrais accepter sans blesser mes devoirs. Comme moi, mon fils préférerait au titre de généralissime étranger, l'honneur de servir, même dans le dernier grade, sous les enseignes nationales. Assez long-temps nous avons porté les chaînes de l'esclavage ; laissez-nous jouir des triomphes de la liberté.

Le Prince DE TAUBOURG,

Vous, des chaînes !

D O R B E S S O N.

Oui, moi des chaînes ! Des mains ministérielles en se développant, elles écrasaient toutes les classes ; et leurs premiers anneaux qui portaient sur moi, quoique dorés, n'en étaient pas moins avilissans.

Le Prince DE TAUBOURG.

En vous admirant, je vois avec peine que vos nobles illusions vous empêchent d'appréhender les écueils qui entourent tous vos pas. A chaque instant vous pouvez être victime de la guerre civile que tant de divisions doivent enfanter.

D O R B E S S O N.

Rassurez-vous ; la guerre civile ne peut naître qu'au milieu des partis dont les intérêts et les forces se croisent et se balancent. Je contemple

58 LES CITOYENS FRANÇAIS,

d'un côté une nation puissante, dont l'héroïsme conservera toujours la plus glorieuse conquête ; et de l'autre côté, j'apperçois à peine une poignée de mécontents, dont la faiblesse et les murmures ne font que pitié.

Le Prince DE TAUBOURG.

Leur nombre peut grossir, se joindre à quelque puissance qui profiterait. . . .

DORBESSON

Nos voisins sont trop sages pour entrer témérairement dans nos affaires, et ils sont assez occupés d'accélérer, ou de retarder la marche d'une révolution qui se réalisera chez tous les peuples éclairés.

Le prince de TAUBOURG,

Vous comptez donc sur la paix ?

DORBESSON.

Elle repose sur des garans infailibles ; sur cette modération proclamée constitutionnellement, et sur ce pacte fédératif de vingt-six millions d'hommes.

Le prince de TAUBOURG.

Vous me faites partager vos opinions et votre sécurité.

DORBESSON.

Ma fille vient ; je vais interroger son cœur.

Le prince de TAUBOURG.

Et moi tâcher de porter des consolations dans celui d'un fils désespéré.

S C E N E I I.

DORBESSON, M.lle DORBESSON.

M.lle DORBESSON.

(dans l'éloignement, regardant le Prince de Taubourg.)

J'ÉTAIS heureuse avant son arrivée. Pour ne pas affliger le meilleur des pères, cachons s'il se peut, le chagrin qui me dévore.

DORBESSON.

(à lui-même.)

Qu'un père sensible est à plaindre ! Pour un éclair de fausse joie, combien de fois n'est-il pas douloureusement frappé dans les objets de son affection ? Taubourg s'alarme pour son fils, et moi pour ma fille.

(à sa fille.)

Approche, mon enfant, approche : je t'attendais avec la plus tendre impatience.

M.lle DORRESON.

(baisant respectueusement la main de son père.)

Je ne voulais point troubler l'entretien du Prince de Taubourg.

DORBESSON.

Tu en vois l'impression. De funestes pressentimens venaient l'empoisonner ; et rien n'est moins propre à les dissiper, que cette tristesse que tu cherches envain à me dérober. A la vue des Taubourgs ; le bonheur se serait-il éloigné de nous ?

M.^{lle} DORBESSON.

Mon père!

DORBESSON.

Ressens-tu des peines que ma tendresse ne puisse soulager? Epanche-les dans le sein d'un père qui n'a jamais cessé d'être ton ami.

M.^{lle} DORBESSON.

Je m'en rappellerai toujours avec reconnaissance.

DORBESSON.

Donne-m'en le prix, fais-moi connaître la cause de cette affliction qui m'affecte si vivement.

M.^{lle} DORBESSON.

Tant de choses peuvent troubler votre tranquillité.

DORBESSON.

J'entends; votre mère, votre oncle et ce pèlerin vous ont communiqué leurs indignes alarmes.

M.^{lle} DORBESSON.

Comme vous, dévouée à la patrie sur tout ce qui l'intéresse, je me règle sur vos opinions et sur vos sentimens.

DORBESSON.

A quoi donc attribuer un changement si subit et si extraordinaire?

M.^{lle} DORBESSON.

Mon père!

DORBESSON.

Continuez. N'abusez pas de ma patience.

D R A M E.

61

M.lle DORBESSON.

Ma mère, le Prince...

(à part.)

Qu'allais-je dire?

DORBESSON.

Eh bien!

M.lle DORBESSON.

Vous ont parlé?

DORBESSON.

Je comprends ; ils m'ont dit ce que vous n'osez me dire, ce que moi-même je ne pouvais croire, que la présence du jeune Taubourg, vous fait aller à regret vers Varigni. Mais vous seriez-vous flattée, mademoiselle, de faire céder à ces caprices, un arrangement dont je me félicitais. Ne l'espérez pas ; il s'agit de mes devoirs, de votre bonheur, de celui de deux familles ; mes résolutions sont inébranlables.

M.lle DORBESSON.

Dans le mouvement de cette bienveillante colère, que je me plais à reconnaître toutes vos bontés. Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! Formé par vos exemples, peut-il oublier un moment ses devoirs ; et Taubourg est-il fait pour y remplacer Varigni ?

DORBESSON.

Non, je ne le crois pas. Je connais vos sentimens, vous ferez tout ce que le devoir exige ; mais j'exige encore plus, votre bonheur ; et pour cela mon enfant éteints pour jamais des feux qui voudraient se ralumer, et pour triom-

62 LES CITOYENS FRANÇAIS,

phér plus sûrement, environne-toi de tous les devoirs, deviens l'épouse d'un homme, dont le mérite doit remplir ton cœur des plus délicieuses affections.

M.^{lle} DORBESSON.

Oui, mon père ; oui, je me glorifie de penser en tout comme vous. Mais voici mon oncle.

DORBESSON.

Avec sa gazette ordinaire. Soutenons encore cet assaut ; et pour la dernière fois, battons-le complètement.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH DORBESSON.

JOSEPH DORBESSON.

BEAUCOUP de nouvelles, mon frère.

DORBESSON.

Que disent-elles ?

JOSEPH DORBESSON.

Que la guerre civile éclatte en beaucoup d'endroits.

DORBESSON.

C'est une des calomnies des malveillans ; à force d'en parler, il croient pouvoir la faire arriver.

JOSEPH DORBESSON.

On voit partout des protestations qui rappellent avec énergie les principes de l'ancien gouvernement.

D O R B E S S O N.

C'est encore un de leurs ridicules moyens. Les auteurs de ces libelles incendiaires, sont des criminels de lèze-nation : ils osent attaquer sa puissance souveraine.

J O S E P H D O R B E S S O N.

Tout annonce une prochaine contre-révolution.

D O R B E S S O N.

Cessez de vous bercer dans cette affreuse chimère ; on ramènerait plutôt ce fleuve à sa source, que les français à l'esclavage. La constitution est achevée, chaque jour la consolide, les législateurs, le roi et les ministres, font marcher dans le plus merveilleux concert, tous les pouvoirs vers leur commune destination.

J O S E P H D O R B E S S O N.

C'est ce qui me désespère. On dit même que la reine partage leurs sentimens.

D O R B E S S O N.

Comme épouse, comme mère, comme citoyenne, elle doit bénir une révolution qui couvre de gloire le premier trône de l'univers.

J O S E P H D O R B E S S O N.

Quelle prévention ! Tout est renversé.

D O R B E S S O N.

Tout reprend sa place naturelle.

J O S E P H D O R B E S S O N.

Un duc, un général, prendre l'ordre du fils de notre fermier !

64 LES CITOYENS FRANÇAIS,

DORBESSON.

J'en ai si souvent reçu de la bouche des esclaves ;
que je puis me glorifier de le tenir d'un homme
libre, d'un digne organe de la loi, qui seule a droit
de commander.

JOSEPH DORBESSON.

Pour devenir quelque chose dans les élections
populaires, il faudra s'abaisser, intriguer....

DORBESSON.

Il faudra avoir du mérite. C'était sous l'arbi-
traire que l'intrigue venait en rampant tout remplir
de son orgeuilluese bassesse.

JOSEPH DORBESSON.

On avait des égards pour le rang, la naissance ;
et nous obtenions....

DORBESSON.

Rappelez-vous comment j'obtins le grade de
colonel. Plusieurs blessures sollicitaient vainement
en ma faveur, le ministre m'opposait des obstacles
invincibles. A mon insu une femme, la honte de
son sexe parla, et j'eus aussitôt le régiment.
J'en rougissais ; mais bientôt la guerre me fournit
l'occasion d'effacer la tache qu'on avait imprimée
à mon avancement.

JOSEPH DORBESSON.

Sans doute il y avait des abus dans l'ancien
régime ; mais j'en vois de bien plus affreux dans
cette révolution, qui sera toujours pour moi une
calamité, et je me révolte à l'idée de l'anéantis-
sment de la noblesse.

DORBESSON.

En devenant le partage de tout le monde
elle reprend sa véritable existence.

JOSEPH

JOSEPH DORBESSON.

Y pensez-vous, mon frère ?

D O R B E S S O N.

Beaucoup, mon frère. Le jour qui la rendit héréditaire détruisit l'émulation. Ne suffisait-il pas de naître dans cette classe privilégiée, pour obtenir tout sans avoir besoin de rien mériter ? Et pouvait-on voir, sans indignation, ces hommes, qui, couverts de vices, jouissaient scandaleusement du prix de la vertu de leurs ancêtres ?

JOSEPH DORBESSON.

Combien d'autres honorent leur nom.

D O R B E S S O N.

Oui ; parmi les plus héroïques soutiens de la constitution, je distingue des hommes qui font revivre leurs aïeux, ces illustres chevaliers qui versèrent leur sang pour la patrie ; je distingue des dignes descendans de Henri IV, qui mettent leur gloire dans leur civisme et dans la reconnaissance de leurs concitoyens.

JOSEPH DORBESSON.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira contre les prérogatives de la naissance. Mais elles sont consacrées par tous les bons gouvernemens. Voyez l'histoire.

D O R B E S S O N.

Elle est le plus souvent un amas d'erreurs et de crimes. J'ouvre des archives plus anciennes et plus imposantes.

JOSEPH DORBESSON.

Où sont-elles ?

E

66 LES CITOYENS FRANÇAIS,

DORBESSON.

Dans le cœur de l'homme. C'est-là qu'il faut
lire les principes de notre constitution, et du
contrat social de tout le genre-humain.

JOSEPH DORBESSON.

Avec cette philosophie qui se plaît à tout chan-
ger, justifierez-vous encore cette horrible injus-
tice qui vous dépouille, ainsi qu'à moi, des
pensions les plus considérables ?

DORBESSON.

D'un seul mot. Elles étaient prises sur la sub-
sistance du peuple.

JOSEPH DORBESSON.

Elles sont le prix d'un sang versé pour la patrie.

DORBESSON.

Ce sang que ces braves soldats répandaient pour
vous donner le triomphe de la victoire étoit-il de
l'eau ? Combien de fois j'ai rougi de posséder
des récompenses mieux méritées par ces héros
dont le tronc mutilé se traînait à peine dans les
horreurs de la misère.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PÉLERIN.

LE PÉLERIN.

MONSIEUR le duc, j'en suis convaincu,
vous partagerez mes alarmes. Je sais combien
vous êtes zélé catholique.

DORBESSON.

Oui, je le suis; et je me félicite de professer une religion qui, rapprochant les hommes, voudrait les rendre heureux dans le temps et dans l'éternité.

LE PÉLERIN.

Le pape condamne comme hérétique le décret sur la constitution civile du clergé.

DORBESSON.

C'est encore une de ces impostures couvertes d'un voile religieux.

LE PÉLERIN.

Il n'est que trop vrai que ce bref émane de Rome, et que nos consciences placées entre les lois divines et des lois humaines, ne peuvent sans sacrilège méconnaître l'autorité du chef visible de l'église.

DORBESSON.

Je vénère trop le pontife d'un Dieu de paix, pour lui attribuer un écrit qui foment la guerre. Mais en supposant ce que je ne crois pas, je vous dirai pour rassurer votre conscience timorée, que je considère le pape sous deux rapports. Successeur de Saint-Pierre, l'évangile à la main, il est le dépositaire et le propagateur suprême de la foi; et alors je baisse devant sa sainteté un front respectueux. Mais si sortant des limites sacrées, il voulait étendre sa juridiction temporelle sur les droits souverains des nations, je ne verrais plus en lui qu'un prince ambitieux, dont on devrait chrétiennement combattre les desseins.

68 LES CITOYENS FRANÇAIS,

LE PÉLERIN.

Mais il s'agit de ce qui tient au spirituel.

DORBESSON.

Nullement. C'est une affaire géographique, dépendante des localités; et de choses aussi mobiles, ne doivent pas être attachées aux vérités éternelles de la religion, qui ne défend pas à la France de fixer le nombre de ses évêques sur celui de ses départemens.

LE PÉLERIN.

Ces subtiles et philosophiques distinctions, ne peuvent me rassurer, et je tremblerais toujours au moindre mot d'anathème de cette puissance spirituelle, qui fermant le ciel, peut lancer la foudre sur la terre.

DORBESSON.

Les foudres du Vatican alumées par l'ignorance, sont pour jamais éteintes par la philosophie; et l'on ne verra plus le vicaire d'un Dieu qui a donné l'exemple de l'humilité fouler orgueilleusement aux pieds les sceptres et les empires.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M.^{me} DORBESSON.

M.^{me} DORBESSON.

JE ne me connais pas. Je suis dans le désespoir.

(à M. Dorbesson.)

Le prince vient de me dire le résultat de

sa démarche ; c'est innoui. Avez-vous pu résister à des raisons aussi puissantes ?

D O R B E S S O N.

Lorsque le devoir parle , tout doit se taire.

M.me D O R B E S S O N (en colère).

Le mien est de vous ouvrir les yeux , de vous tirer d'un pays où tout va au rebours du sens commun , de faire tout pour vous , quand vous ne faites rien pour moi.

D O R B E S S O N.

Je pardonne à votre colère ces injures ; mais pouvez-vous méconnaître un époux , dont la tendresse ne s'est jamais démentie ; pouvez-vous vouloir l'avilir , lui faire sacrifier ses devoirs ? Madame , je m'empresserai toujours à vous prouver mon attachement ; mais , si placé entre vous et la patrie , il me fallait opter , mon choix ne serait pas douteux. Allons ma femme , allons mon frère , rentrons ; et cessez de conspirer contre mon bonheur et contre le vôtre.

M.^{me} D O R B E S S O N

(s'approchant de M.lle Dorbesson qui est éloignée , & dans l'attitude de la douleur.)

Ma fille , Varigni est sur la place , sans doute qu'il vient vous joindre. Rappelez-vous ce que vous m'avez promis ; je vous le répète encore , mon amour ou ma haine en dépendent.

SCENE V.

M^{lle} DORBESSON, *seule.*

ELLE a peur que j'oublie sa cruauté. Oui, il le faut. Ne rappelons que sa bienveillance. Mais sacrifier à sa vanité tout ce que j'adore, ma patrie et Varigni... ce serait un crime. D'ailleurs, mon père m'ordonne de suivre mes sentimens; sa tendresse, en croyant me faire violence, ignorait combien elle entraînait dans mes vœux. Désobéir à mon père ou à ma mère! Dans cette affreuse alternative, que résoudre? O ciel, mon amant approche! mon cœur vole vers lui. Pourrai-je garder le silence? Quelle situation!

SCENE VI.

M^{lle} DORBESSON, VARIGNI.M^{lle} DORBESSON (regardant tendrement Varigni.)VARIGNI (regarde aussi avec étonnement M^{lle} Dorbesson.)

[Ils restent un moment dans cette silencieuse situation.]

VARIGNI.

Pourrait-on le croire? au moment qui devrait faire éclater la joie, présenter l'image de la douleur; tremblerions-nous d'annoncer ou d'entendre quelque sinistre événement? Depuis hier aurions nous perdu cette confiance, ces paroles ravissantes, dont l'amour remplissait tous nos entretiens?

Mlle DORBESSON.

Nos cœurs, toujours interprètes l'un de l'autre, ont-ils besoin pour se parler du secours de la parole ?

V A R I G N I.

Oui, beaucoup ; hâtez-vous d'en faire usage, pour détruire la plus affreuse calomnie. On m'a dit, puis-je le répéter ? que le jeune prince ralumant des feux mal éteints, remplaçait Varigni. A ce mot, mon ame déchirée, a laissé paraître toute son indignation. On outrageait le plus fidelle amour. Rendez-lui hommage ; confondez la vanité de M.^{me} Dorbesson, dont les projets ambitieux faisaient artificieusement glisser dans mon cœur le plus fatal poison.

Mlle DORBESSON.

Oubliez-vous que, quoique ma mère fasse ou dise, je dois respecter sa personne et ses discours.

V A R I G N I.

Vous devez aussi respecter la vérité, ne pas souffrir que le mensonge vous couvre de parjures ?

Mlle DORBESSON.

Votre ame ne doit-elle pas en tout répondre pour la mienne ?

V A R I G N I.

Sans doute. Mais les circonstances exigent que vous dissipiez des craintes dont on voudrait troubler une félicité qui devrait être inaltérable comme mes sentimens.

Mlle DORBESSON.

Que voulez-vous que je dise ?

VARIGNI.

Ce que vous m'avez dit mille fois, ce que j'entends toujours avec transport : que j'occupe dans votre cœur la place que vous occupez dans le mien ; et ces mots, en sortant de nouveau de cette belle bouche, seront pour moi le désaveu le plus éclatant de tout ce que disait M.^{me} Dorbesson.

M.^{lle} DORBESSON (à part.)

Femme barbare ! c'est dans ce moment que je sens toute ta tyrannie.

(à Varigni).

Il y a des positions si déchirantes, où le devoir le plus impérieux.

VARIGNI.

Y en a-t-il pour vous de plus sacré, que celui de détruire cette trame perfide qui, malgré moi, peut m'envelopper de tout le venin de la jalousie ?

M.^{lle} DORBESSON.

Ce sentiment n'est pas fait pour vous.

VARIGNI.

Je fais tous mes efforts pour l'éloigner ; mais à la fin je puis succomber, recevoir les plus funestes impressions. Parlez. Rappelez cette sérénité que je n'aurais jamais dû perdre.

M.^{lle} DORBESSON.

Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire ; en exiger plus, serait un outrage.

VARIGNI.

C'est vous honorer. Je ne demande pour garant de vos sentimens qu'un mot, et vous héfitez à le prononcer ? Quelle barbarie ! Songez que les

alarmes viennent m'environner, et que bientôt je regarderai comme une confirmation. . . .

Mlle DORBESSON.

O ciel ! Seroit-il possible ?

VARIGNI.

Madame Dorbesson m'a-t-elle parlé d'après son cœur ou d'après le vôtre ? Votre silence ou votre réponse va me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

Mlle DORBESSON.

A quelle extrémité vous me réduisez. Ma mère. . . .

(à part).

J'allais lui désobéir.

(à Varigni).

Les devoirs les plus opposés déchirent violemment mon cœur. Ah Varigni, que ne pouvez vous voir tout ce qui s'y passe !

VARIGNI.

J'y vois tout ce que je redoutais. J'y vois qu'un sentiment de pitié, et celui de la honte de violer des sermens si souvent renouvelés, vous empêchent de m'annoncer le comble de la perfidie.

Mlle DORBESSON.

Je me flattais que votre estime, et mon caractère me mettaient à l'abri de ces sanglans outrages.

VARIGNI.

Votre caractère ! il me paraissait embellir la plus charmante personne. Quelle séduction ! Beauté, philosophie, civisme, toutes les vertus ; voilà l'idole que vous présentiez à mes

74 LES CITOYENS FRANÇAIS,

adorations ; & vous n'avez montré tant de perfections que pour charmer les yeux d'une victime que vous deviez immoler si cruellement.

Mlle DORBESSON.

Continuez , Varigny ; accablez-moi de tous les crimes. Il est beau , il est généreux d'interpréter ainsi un silence que tout m'impose , et dont je souffre plus que vous. Que je suis à plaindre !

V A R I G N Y.

Oui , je vous plains ; mais c'est d'avoir pu vous laisser séduire par cette même vanité que vous blâmiez dans madame votre mère. Je vous plains de ce que vous pouvez trahir à la fois votre père , l'amour et la patrie.

Mlle DORBESSON.

Quel affreux langage ! En me témoignant si peu d'estime , vous osez me parler d'amour. Ah ! si vous m'aimiez véritablement.

V A R I G N Y.

Si je vous aime ! comme on n'a jamais aimé. Pour vous le prouver , mon cœur serait capable du plus sublime effort. Si mon rival pouvait vous aimer comme moi , s'occuper comme moi de votre félicité , je joindrais moi-même sa main à la vôtre ; et perdant tout , j'en trouverais dans votre bonheur le seul dédommagement. Mais vous ne recueilleriez aucun fruit de ce grand sacrifice. Vos yeux s'ouvriraient bientôt , vous connaîtrez ce que vous abandonnez , et le souvenir de la patrie , et du plus fidèle amant , vous fera expier tous les maux dont vous tourmentez ma déplorable existence.

Mlle DORBESSON.

Un jour, peut-être, vous me verrez telle que je suis, et vous me rendrez justice. Je n'ai plus la force de vous entendre. Oppressée par les plus violens sentimens, je pourrais manquer à ce que je dois aux auteurs de mes jours, et à ce que je dois à moi-même.

S C E N E V I I.

V A R I G N I, *seul.*

LE ton de la vérité, de la dignité, avec la perfidie ! C'est ce qui me confond. Si elle n'était pas coupable, si sa mère..... Comment expliquer ce silence ? Mon malheur est si certain, qu'il ne me reste pas même l'ombre d'une illusion. Mais y tomber du comble de la félicité ! Il me semble que mon existence m'échappe, que j'entre dans le néant.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCÈNE PREMIERE.

VARIGNI père, VARIGNI fils.

VARIGNI père.

Tout le monde me porte des vœux et des félicitations. Qu'il est doux à mon cœur de recevoir pour toi ces témoignages d'une bienveillance universelle ! La joie de nos concitoyens rendra la solennité de ton mariage encore plus touchante.

VARIGNI fils.

Leur amitié me pénètre, ils verseront bientôt des larmes sur mes malheurs, et une cérémonie funèbre peut remplacer....

VARIGNI père.

Ce langage, cette consternation me font trembler. Un accident imprévu ; mademoiselle Dorbesson....

VARIGNI fils.

Elle vit pour un autre ; sa mort me rendrait moins à plaindre que son infidélité.

VARIGNI père.

Je croirais insulter sa vertu.

VARIGNI fils.

Rien n'est plus certain; le fils du prince de Taubourg me bannit de son cœur.

VARIGNI père.

Encore une fois je ne le crois pas. La jalousie est injuste, ombrageuse. Déjà ce sentiment vous tourmenterait?

VARIGNI fils.

Elle vient elle-même de confirmer tout ce que sa mère m'avait annoncé si malicieusement

VARIGNI père.

Je partage vos douleurs. Recevez les consolations de l'amitié. Mon fils, mon cœur comme le tien a senti dans son printemps, les cruautés de l'amour.

VARIGNI fils.

Quel tyran!

VARIGNI père.

Je brisai ses chaînes.

VARIGNI fils.

Indigné de les porter, je rougis de ne pouvoir suivre cet exemple.

VARIGNI père.

Armé par la raison, l'homme doit triompher de tout, combattre courageusement les élémens, les méchans, et lui-même, souvent le plus redoutable de ses ennemis. Vous écrivez en philosophie sur les passions, et vous en seriez le jouet comme un enfant?

VARIGNI fils.

J'étais alors dans la sérénité du bonheur, et je suis maintenant dans les horreurs du désespoir.

VARIGNI père.

Une ame grande, supérieure à tous les évènements, sait vaincre, ou supporter noblement les maux qui l'assiègent. Insensé, vous attachez le bonheur à ce qu'il y a de plus fragile à la constance du sexe, qui peut recevoir et donner en un instant les plus mobiles impressions. Voulez-vous le rendre inaltérable? mettez-le dans la vertu, dans les sacrifices qui l'honorent, dans les devoirs que l'humanité et la patrie vous imposent.

VARIGNI fils.

Tout me faisait croire M.^{lle} Dorbesson... vous le savez, ce n'était pas sa beauté, mais ses vertus que j'adorais.

VARIGNI père.

Je me félicitais de pouvoir l'appeler ma fille. Je l'espère encore. On peut la contraindre, vous pouvez vous tromper. Je la verrai, je verrai son père. Vous reprenez vos sens, cette dignité et cette indépendance d'un citoyen qui ne doit obéir qu'aux loix. Le Club que j'ai l'honneur de présider, si digne du nom qu'il porte, vous charge de la rédaction d'une adresse à nos législateurs, pour dénoncer à leur sagesse ce préjugé féroce, qui mettrait la société à la merci de quelques vils spadassins. Allez, parais-

sez au milieu des amis de la constitution en homme et en soldat de la liberté; et moi, je vais m'occuper en père du soin de votre bonheur.

SCENE II.

VARIGNI père, *seul*.

Je voulais lui donner la force qui me manque; je porte tout le poids de sa douleur. Il ignore combien m'est chère la main qui le frappe. La présence de mon frère, qui devrait me combler de joie, empoisonnerait-elle les jours les plus heureux? mademoiselle Dorbesson se laisserait-elle séduire? Mais l'amour s'alarme aisément; il voit tout à travers ses craintes, et ses espérances. Et moi-même, dans quelle situation! on trouble le bonheur de mon fils, je vois un frère et ne puis le serrer dans mes bras! Si Varigni connoissait sa naissance, je perdrais peut-être le fruit de tant de sollicitudes. Madame Dorbesson, et sa fille, viennent; avant de les entretenir, allons parler à mon ami Dorbesson.

SCENE III.

M.^{me} DORBESSON, M.^{lle} DORBESSON.

M.^{me} DORBESSON.

J'AI vu Varigni. Vous avez répondu à ma tendresse ?

M.^{lle} DORBESSON.

J'ai porté dans son cœur la mort que vous avez mis dans le mien ; j'ai paru à ses yeux aussi perfide que barbare. Quel affreux supplice ! Et vous avez pu l'ordonner ?

M.^{me} DORBESSON.

Par ces douleurs d'un moment je dois vous préparer une félicité durable.

M.^{lle} DORBESSON.

Elle est dans vos mains, daignez approuver mon mariage.

M.^{me} DORBESSON.

Je le bénis.

M.^{lle} DORBESSON.

Il sera heureux, n'en doutez-pas ; vous aurez des enfans tendres et reconnaissans. Mon cœur aime à répondre pour celui de Varigni.

M.^{me} DORBESSON.

Varigni ! Il s'agit de votre union avec le prince.

M.^{lle} DORBESSON.

Jamais elle ne s'accomplira.

M.^{me} DORBESSON.

Cubliez-vous que vous parlez à votre mère ?

M.^{lle} DORBESSON.

Mlle DORBESSION.

Je connais toute l'étendue du respect et de la soumission que je vous dois. J'en ai passé les bornes, je suis devenue criminelle, lorsque pour vous obéir, je faisais, par mon silence, triompher le mensonge ; j'affligeais le meilleur des pères, et je désespérais le plus fidèle des amans. C'est trop long-temps faire des malheureux. Je vous en conjure ma mère, laissez-vous fléchir par mes larmes, par l'humanité ; permettez-moi de faire paraître mes véritables sentimens.

M.me DORBESSION.

C'est à mon expérience à les diriger. Bientôt vous m'en remercirez. A peine serez-vous son altesse sérénissime, madame la princesse de Taubourg, que vous rougirez de la bassesse de ces inclinations.

Mlle DORBESSION.

Je rougirais de me laisser séduire à ce faux éclat ; je rougirais de préférer le titre d'altesse, à celui de citoyen. L'un est souvent porté par des esclaves, l'autre annonce toujours un homme libre ; et dans mon civique orgueil, je croirais me méaler d'épouser un étranger, quelque fut l'élevation de son rang.

M.me DORBESSION.

Vous retombez encore dans vos chimères. Ce qui n'en est pas une, c'est là la défense que je vous renouvelle de penser à Varigni.

Mlle DORBESSION.

Je pourrais peut-être faire valoir la volonté de mon père, votre parole, la mienne ; mais devant vous j'oublie tous mes droits, je ne

82 LES CITOYENS FRANÇAIS,

sais que montrer mon dévouement; je vous immolerai tout hors mes devoirs de citoyenne. Aucune puissance ne pourrait me forcer à ce sacrifice. Devant l'autel de la patrie, en votre présence, en présence du ciel, je jure de nouveau, d'être toujours française.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORBESSON.

DORBESSON,

(qui a entendu ce serment, embrassant sa fille.)

Et d'être toujours ma fille! Mais à qu'elle occasion ce serment?

Mlle DORBESSON.

(Embarassée.)

Ne suis-je pas dans le champ de la fédération?

DORBESSON.

Oui, conservez à jamais le souvenir du plus beau jour de la France, où tous les citoyens identifiés les uns avec les autres, n'avaient qu'une âme, qu'un sentiment.

(à M.me Dorbesson.)

Et vous madame, fermerez-vous toujours votre cœur à ces affections, qui agrandissent, ennobliissent notre existence?

M.me DORBESSON.

Je voudrais triompher de moi-même, aimer comme vous la constitution; mais mon aver-

sion pour elle augmente, quand je songe qu'elle met dans nos sentimens, cette division qui bouleverse le royaume.

D O R B E S S O N.

Comme le royaume jouissez des bienfaits de nos législateurs. Que le mariage de ma fille soit l'heureuse époque de cette seconde révolution.

M.me D O R B E S S O N.

De ma fille ! avec qui ?....

D O R B E S S O N.

Avec Varigni. L'auriez-vous déjà oublié ?

M.me D O R B E S S O N.

Je me rappelle le plan du prince, mes prières, l'accueil de nos propositions....

D O R B E S S O N.

Que vous n'auriez jamais dû faire. Si j'avais eu la faiblesse de céder, vous me précipitez dans le malheur et l'infamie.

M.me D O R B E S S O N.

Votre barbare fermeté n'a rien à craindre ; elle est inaccessible à la tendresse.

D O R B E S S O N.

Au moment où la vanité vous empêche d'être épouse et mère, vous invoquez ce sentiment de bienveillance ?

(à sa fille.)

Et toi, digne objet de toute la mienne, il faut bientôt aller à l'autel.

M.me D O R B E S S O N.

Il n'est pas encore temps.

84 LES CITOYENS FRANÇAIS,

DORBESSON.

Vous oseriez la retenir ?

M.me DORBESSON.

Ne suis-je pas sa mère ?

DORBESSON.

Voulez-vous me le prouver ? abjurez vos préjugés, réglez avec moi la destinée d'un enfant à qui nous devons le bonheur.

M.me DORBESSON.

Comme vous je m'en occupe.

Mlle DORBESSON.

Que je voudrais pouvoir vous donner à l'un et à l'autre, des marques de mon dévouement !

DORBESSON.

Ta mère ou moi, faisons violence à ton cœur. Cesse de le contraindre ; prononce entre un prince né dans les préjugés de la cour, et un citoyen, un philosophe qui honore déjà sa patrie.

M.me DORBESSON.

Mademoiselle, vous oseriez....

DORBESSON.

Parlez, ma fille ; je vous l'ordonne.

Mlle DORBESSON.

Mon père, ma mère, n'avez-vous pas entendu mes sermens ?

DORBESSON.

J'attendais cette réponse.

M.me DORBESSON.

Et moi, plus d'obéissance.

Mlle DORBESSON.

Vous partagez mes devoirs comme mes affections. Que ne pouvez-vous partager aussi mon existence ? Je suivrais des volontés pour moi aussi opposées que respectables.

DORBESSON.

Allez, ma fille ; allez, en faisant la mienne ; attendre mes bénédictions.

M.me DORBESSON.

Mes malédictions peuvent vous suivre.

Mlle DORBESSON.

Ah ! je mourrai plutôt à vos pieds !

DORBESSON.

Vous me faites frémir Madame ; je pourrais...

M.me DORBESSON.

Ce mot me fait horreur à moi-même. Mon cœur le désavoue. Rassure-toi, ma fille, je serai toujours ta mère ; je ne cesserai de te chérir, de te bénir.

(à M. Dorbesson.)

Pardonnez, mon époux, un outrage qui vous offense également ; un mouvement involontaire...

DORBESSON.

Je retrouve ma femme ; je triomphe avec la Nature. Ecoutez sa voix, elle rappellera dans votre ame ses sentimens et ses devoirs. Allez avec ma fille ; suivre les uns et les autres. Voici M. le Curé.

SCENE V.

DORBESSON, LE CURÉ.

LE CURÉ.

Le peuple s'alarme, et mes craintes se réalisent.

DORBESSON.

Les patrouilles ne sont pas encore de retour.
Que peut-on savoir?

LE CURÉ.

Des citoyens viennent de déclarer avoir vu plusieurs hordes de ces brigands. Leur chef, et ce pèlerin, ont eu ce matin, au lion d'or, une longue conférence. L'aubergiste a entendu qu'ils parlaient de pillage et d'incendie.

DORBESSON.

La garde nationale doit célébrer le mariage de ma fille. Je devancerai l'heure de son rassemblement.

LE CURÉ.

Ne seroit-il pas prudent de s'emparer du pèlerin?

DORBESSON.

Sur les premiers soupçons, j'ai configné sa personne. On l'observe, et il sera arrêté au premier mouvement qu'il fera pour sortir de la ville.

LE CURÉ.

Fort bien. Et ses papiers?

D O R B E S S O N.

J'engagerai mon frère à les retenir.

L E C U R É.

Monsieur votre frère est un honnête homme ,
mais ses principes diffèrent des nôtres.

D O R B E S S O N.

Son esprit est borné ; mais son cœur est noble
et loyal. J'en réponds. Le pèlerin vient à nous.
Tandis que je vais prendre des mesures convenables ,
tâchez de pénétrer ses sentimens.

S C E N E V I.

L E C U R É , L E P É L E R I N.

L E P E L E R I N.

JE me félicite , monsieur le curé , de vous
rencontrer ici. J'ai passé plusieurs fois chez vous
pour vous présenter mes respects.

L E C U R É.

Il fallait vous épargner cette peine. Mes de-
voirs me retiennent à l'église ou à la maison
commune.

L E P E L E R I N.

Je vous dois un compliment. Vos concitoyens
ont honoré le mérite.

L E C U R É.

En cédant à leur volonté j'ai senti toute mon
insuffisance. Je me suis résigné , bien convaincu
que le prêtre ne doit suivre que par ses vœux

88 LES CITOYENS FRANÇAIS,

les affaires temporelles. Les circonstances com-
mandaient, et j'ai cru devoir faire éclater mon
civisme.

LE PELERIN.

Plût à Dieu que tous les prêtres possédassent
comme vous la confiance populaire. Ils jouir-
aient de leurs prééminences.

LE CURÉ.

Leurs places et leur gloire sont dans le sanc-
tuaire et dans l'exercice de leurs saintes fonc-
tions,

LE PELERIN.

D'horribles spoliations ne les précipiteraient
point du sein des richesses dans la pauvreté.

LE CURÉ.

Respectez la volonté générale. Sa justice
égale sa puissance. On n'a rien ravi au clergé.
On retire de ses mains un dépôt, qui, retournant
à sa source, remplira sa véritable destination.

LE PELERIN.

Que deviendra la mendicité?

LE CURÉ.

Elle disparaîtra sous la bienfaisance nationale.
C'est un vice du despotisme. Dans une bonne
administration, tous les hommes doivent trou-
ver leur subsistence dans le travail, ou dans
la charité publique.

LE PELERIN.

Selon vous tout sera heureux, excepté le
sacerdoce.

LE CURÉ.

Il sera encore plus riche que la classe la plus fortunée, et je remarque avec reconnaissance, qu'en nous dotant, la nation a plus consulté sa générosité que l'état de ses finances.

LE PELERIN.

Accoutumé aux jouissances de l'opulence, comment pourra-t-il supporter tant de privations?

LE CURÉ.

Ne calomniez pas les bons prêtres. Ils vivront comme ils ont vécu, simplement, modestement, convenablement à leur caractère; et je bénis les lois qui rappellent l'église aux vertus qui illustrèrent son berceau.

LE PELERIN.

Vous condamnez du moins ce sacrilège qui profane l'encensoir, circonscrit la juridiction épiscopale?

LE CURÉ.

Ne confondez point les vérités inaltérables du dogme, avec la hiérarchie ecclésiastique; les unes sont instituées par le ciel, et l'autre est comme tout le reste, sous la main du législateur.

LE PELERIN.

L'impiété n'aura plus de frein. On attaque aujourd'hui les ministres, demain la religion.

LE CURÉ.

Il n'y a d'impiété que dans vos discours. Aplaudissez au triomphe de la morale évangélique: cette révolution est son ouvrage. C'est à l'exemple du divin législateur que ceux de la

90 LES CITOYENS FRANÇAIS,

France ont jetté la constitution sur les bases de la fraternité. L'homme est né libre, et le chef d'œuvre du créateur ne doit pas être défiguré par l'esclavage.

LE PELELIN.

Ce sont les maximes de ces novateurs, de ces philosophes, dont les écrits infernaux ont préparé la plus fatale révolution.

LE CURÉ.

Rendez hommage à ces précurseurs de la liberté, qui osèrent sous la hache du despotisme, défendre les droits de l'homme, et qui en dégageant l'esprit humain des ténèbres de l'ignorance, ont amené le règne de l'éternelle vérité.

LE PÉLERIN.

Votre doctrine n'est pas sévère.

LE CURÉ.

C'est celle de l'humanité; je croirais blasphémer l'être souverainement bon, que d'en professer une autre.

LE PÉLERIN.

Je ne suis plus surpris si les protestans vous chérissent.

LE CURÉ.

Leur estime m'honore. Je ne vois en eux que des frères, de bons citoyens. Respectez ma foi; c'est celle des véritables apôtres. Dans ma bienveillance j'embrasse tous les hommes; je voudrais, mais sans les contraindre, éclairer leurs opinions. Laissons à Dieu le soin de sa

justice, ou plutôt de sa clémence. Je me plais à considérer la religion comme un arbre dont les racines sont dans le ciel, et dont les rameaux couvrent la terre. Je me plais encore à voir sous ces salutaires ombrages les humains s'embrasser; et en cueillant son divin fruit, greffer ensemble sur sa tige, ces branches séparées par le fer de la superstition.

LE PÉLERIN.

Ce serait le plus grand de tous les miracles.

LE CURÉ.

Il est réservé à la tolérance; et sous le règne de la liberté un jour viendra où tous les mortels éclairés sur leur commune destinée, cessant d'être victimes et bourreaux les uns des autres, entreront tous de concert dans les sublimes desseins de la création.

LE PÉLERIN.

J'applaudis, mais sans le partager, à cet enthousiasme; et une félicité imaginaire ne me fera pas oublier les calamités présentes. Si le pouvoir égalait mon zèle, le peuple, renversant ces idoles du moment, rétablirait l'autel et le trône.

LE CURÉ

A l'ombre de la constitution, entourés d'hommes libres, ils paraissent l'un et l'autre dans toute leur splendeur.

LE PÉLERIN.

Dans cette sainte conjuration, je croirais bien mériter de la noblesse, de l'église, des rois, et de Dieu même. Et donnant ma vie pour un si beau triomphe, je croirais encore obtenir toutes les palmes du martyre.

Le châtiment de vos crimes.

LE PÉLERIN.

Les bons chrétiens, embrasés comme moi des plus saintes ferveurs, peuvent pour la religion tout entreprendre.

LE CURÉ.

Cessez de profaner le plus beau présent que le ciel ait fait à la terre. Cessez de vous flatter. Des fourbes couverts d'un voile hypocrite n'incendieront plus la France. Et s'il en était encore d'assez stupides, d'assez féroces, pour le tenter, les flâmes du fanatisme ne dévoreraient qu'eux-mêmes. Adieu. C'est trop long-temps souiller mes oreilles. Songez que la loi veille sur vous, et qu'elle vous demandera bientôt compte de tous vos desseins.

SCENE VII.

LE PÉLERIN seul.

OUI, je répondrai bientôt à ta loi, mais les armes à la main. Indigne prêtre, magistrat populaire, tu m'as menacé pour la dernière fois. L'heure de la vengeance arrive. Comme il m'a traité... Serai-je découvert? Qu'importe... ma troupe s'avance. Je devois l'attendre : mais allons précipiter sa marche. Avec quelle joie je verrai ruisseler le sang de ces démagogues, je livrerai aux flâmes

ces murailles qui ne renferment que des ennemis ! et si tous nos conjurés me secondent, nous ferons en un moment, de la France un tombeau. Le jeune Prince s'approche. Que son amour devienne un instrument de ma haine ; excitons dans son âme toutes les fureurs de la jalousie. En tombant sous son épée, que ce Varigni, ce guerrier constitutionnel soit ma première victime, le signal du carnage qui doit bientôt commencer.

S C E N E V I I I.

LE JEUNE PRINCE, LE PÉLERIN.

LE JEUNE PRINCE.

QU'AVEZ-VOUS, M. le pèlerin ? D'où vous viennent ces vives émotions ?

LE PÉLERIN.

J'ai toujours devant les yeux la chute de la noblesse, et les moyens de la relever.

LE JEUNE PRINCE.

C'est la cause de tous les Princes.

LE PÉLERIN.

Que tardent-ils à se liguier, pour étouffer ensemble ce monstre à tant de têtes, cette démocratie qui peut bientôt les dévorer ?

LE JEUNE PRINCE.

Ils le doivent, et sans doute ils ne diffèrent que pour porter leur coup plus sûrement. Mais l'amour qui tourmente mon cœur ne me permet pas de m'occuper de la politique.

94 LES CITOYENS FRANÇAIS,

LE PÉLERIN.

Votre altesse, n'a eu besoin que de se présenter pour triompher d'un indigne rival ?

Le jeune PRINCE.

Ma victoire n'est pas complète : M.^{lle} Dorbesson vient de me faire l'accueil le plus glacé, le plus dédaigneux.

LE PÉLERIN.

C'est l'ouvrage de ce Varigni.

Le jeune PRINCE.

Je l'en punirai. Ma jalousie lui sera fatale.

LE PÉLERIN.

Il aurait l'insolence de vous enlever un cœur qui vous appartient à tant de titres ?

Le jeune PRINCE.

Vous redoublez mes fureurs. Que n'est-il ici ? je le ferais repentir de son audace.

LE PÉLERIN.

Je le vois et je vais l'envoyer à votre altesse.

(en s'en allant.)

Quel plaisir ! le prince a tous les sentimens dont je voulais l'enflâmer.

S C E N E I X.

LE PRINCE seul.

VOYONS comme ce petit bourgeois soutiendra l'aspect d'un prince ? lui mon rival ! quelle humiliation ! je rougirais de mon amour, sans la beauté de M.^{lle} Dorbesson. Bonheur, gloire, j'attache tout à la possession de ce trésor qu'un Plébeyen veut m'enlever. Il a su lui plaire ! à cette idée je ne me possède pas. Le voici.

S C E N E X.

LE JEUNE PRINCE, VARIGNI.

VARIGNI.

MONSIEUR, vous voulez, dit-on, me parler?
que pouvez-vous avoir à me dire ?

Le jeune PRINCE.

Je m'apperçois que vous ne me connaissez
pas. Je suis le prince de Taubourg.

VARIGNI.

Mes malheurs vous font assez connaître. Avant
votre arrivée , j'étais le plus fortuné des
hommes.

Le jeune PRINCE.

Je suis fâché qu'elle vous fasse de la peine ;
mais je viens reprendre ce qui m'appartient.

VARIGNI.

Vous n'en jouissez pas encore. monsieur
Dorbesson....

Le jeune PRINCE.

Il revient aux sentimens de son rang , de son
épouse et de sa fille.

VARIGNI.

Sa fille ! Il est donc vrai que vous avez le
bonheur ?.....

Le jeune PRINCE.

Pensez-vous posséder seul le don de plaire ?
Plus justement étonné, je puis à mon tour

96 LES CITOYENS FRANÇAIS,

vous demander quels droits vous opposiez aux miens?

V A R I G N I.

Tous ceux que donne l'amour, la parole de mademoiselle Dorbesson, et celle de son père.

Le jeune PRINCE.

Sa naissance, et sa beauté la destinent à briller dans le rang suprême. Quels hommages pouviez-vous lui rendre?

V A R I G N I.

Celui d'un cœur qui sait aimer, d'un cœur qui adore la vertu et la patrie, et tant qu'elle fut citoyenne, elle se contenta de cet hommage.

Le jeune PRINCE.

Vous philosophiez; vous devez aussi connaître les convenances, ne pas porter vos prétentions au-dessus.

V A R I G N I.

Je ne connais au-dessus du citoyen, que la loi, et les ministres de sa volonté. Parlez plus respectueusement de cette philosophie sur laquelle vous devriez régler vos discours et vos démarches.

Le jeune PRINCE.

Vous oseriez.

V A R I G N I.

Vous dire la vérité, que je dois à tout le monde.

Le jeune PRINCE.

Oubliez-vous que vous parlez à un Prince de Taubourg?

V A R I G N I,

VARIGNI.

Il est un homme, j'en suis un autre ; et si les préjugés nous éloignent, la raison devrait nous rapprocher.

Le jeune PRINCE.

Vous pourriez manquer à un souverain.

VARIGNI.

Je ne connais de légitime souverain que le peuple.

Le jeune PRINCE.

Dans ce triomphe éphémère....

VARIGNI.

Éphémère ! il sera éternel comme la sagesse dont il est l'ouvrage.

Le jeune PRINCE.

Vous vous croyez donc mon égal ?

VARIGNI.

Sans doute. La nature ne nous a donné les mêmes besoins et les mêmes facultés, que pour nous faire partager en frères les misères et les honneurs de l'humanité.

Le jeune PRINCE.

Rehaussez votre petitesse sur cet adage philosophique. Voulez-vous connaître la distance infinie qui nous sépare ? passez le Rhin, parcourez avec moi l'Europe, et en voyant les hommages que ma présence excitera par-tout, vos ridicules illusions se dissiperont.

VARIGNI.

Je méprise l'aveugle opinion de la vanité. C'est manquer de mérite, que de se prévaloir

G

98 LES CITOYENS FRANÇAIS,

de celui de ses ancêtres. Je ne pense aux vertus de mon père que pour m'emflâmer de la plus noble émulation; et travaillant moi-même à ma grandeur, je voudrais bien mériter de la patrie et du genre-humain.

Le jeune PRINCE.

C'est trop long-temps souffrir cette insolence. Voyons si vous la soutiendrez ?

VARIGNI.

Ce doute est une insulte que je dois punir.

Le jeune PRINCE.

Je veux bien descendre jusqu'à vous. Le cœur de mademoiselle Dorbesson balance entre nous : qu'il soit le prix de la victoire.

VARIGNI.

Ce n'est point pour l'indigne conquête d'un cœur qui n'est plus français, c'est pour me venger d'une infidelle et d'un rival que je veux noyer dans votre sang ou dans le mien le coupable amour que je ressens encore malgré moi pour cette parjure.

Le jeune PRINCE.

Allons.....

VARIGNI.

(à part.)

Que vais-je faire ? J'exposerais des jours consacrés à la patrie.

Le jeune PRINCE,

Vous hésitez ?

VARIGNI.

Mes devoirs me retiennent. Il me serait moins pénible de vous vaincre ou de mourir,

que de triompher des fureurs de ma vengeance.

Le jeune PRINCE.

Je m'en apperçois ; vous êtes un de ces philosophes qui ne mettent que dans leurs discours cette grandeur d'âme qu'ils peignent avec tant d'emphase.

VARIGNI.

C'est en méprisant et non en punissant les injures , qu'une grande ame s'élève au-dessus de toutes les atteintes.

Le jeune PRINCE.

Ainsi à votre gré, vous changez les lois de l'honneur.

VARIGNI.

Les lois du véritable honneur nous ordonnent de marcher d'un pas ferme vers la vertu, sans craindre les actions ni les discours des méchans.

Le jeune PRINCE.

Cependant vous portez un habit militaire.

VARIGNI.

C'est celui d'un soldat de la liberté ; et ce nom rappelle tous mes sermens. Sentinelle de la patrie, jamais rien de personne ne me fera quitter ce poste glorieux.

Le jeune PRINCE.

Les français qui manqueront de courage....

VARIGNI.

Il n'en est aucun, qui sous la bannière nationale ne voulut vaincre ou mourir héroï-

100 LES CITOYENS FRANÇAIS,

quement. Nous avons brisé les chaînes politiques et nous porterions encore celles des préjugés ! Je serais d'autant plus coupable de répondre à votre cartel, que je viens d'écrire, contre ce monstre qui ose encore s'abreuver du sang de nos meilleurs patriotes. Je viens de supplier la sagesse de nos législateurs de faire disparaître ces horribles traces de la féodalité, de marquer du sceau de l'infamie, de faire tomber sous le glaive des lois quiconque attenterait par un duel aux jours d'aucun citoyen.

Le jeune PRINCE.

Ainsi votre constitution, en faisant perdre à la France son antique valeur, deviendra le bouclier de la lâcheté.

V A R I G N I.

C'en est trop ; fidelle à mes devoirs je vous pardonnais les injures personnelles, mais vous osez attaquer la gloire de la constitution pour laquelle je répandrais tout mon sang ; venez recevoir le châtimement de cette audace, apprendre à respecter les citoyens français.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

[la garde nationale est sous les armes. On voit le maniement.
Et avant le commencement de la scène on entend le roulement des tambours.

S C E N E P R E M I E R E.

LE PÉLERIN, *seul.*

JE ne puis entrer chez le comte Dorbesson. Quelle indignité ! c'est un traître . . . il subira le sort de nos ennemis. Mais la garde nationale sous les armes ! c'est pour la fête qu'on prépare. Je lui donnerai bientôt d'autres affaires. Quelle contenance ! tout annonce d'intrépides soldats ; nous pouvons succomber. J'ai tout prévu ; mon triomphe est certain par la victoire ou par la mort ; j'échapperai à la honte de ce gouvernement populaire. Mais ma troupe dix fois plus nombreuse, et dans les fureurs du pillage et du fanatisme, sera invincible. Allons de nouveau exciter son audace. J'apperçois M. Dorbesson. A l'aspect de ce duc démocrate, tout mon sang s'allume. Fuyons. . . . Et mes papiers ? ils seront dans un moment comme tout le reste en ma puissance.

SCENE II.

LE PRINCE DE TAUBOURG,
DORBESSON, VARIGNI père.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

VOUS serez toujours dans ces alarmes, dans ces insurrections ; voilà l'effet inévitable du pouvoir du peuple, dont l'agitation ressemble aux flots tumultueux de l'Océan.

DORBESSON.

C'est plutôt le crime de nos ennemis. Ne pouvant rien par eux-mêmes, ils chercheront à diviser, à détruire les citoyens les uns par les autres ; mais si quelque français pouvait se joindre à ces brigands, méconnaître un moment la liberté, il rentrerait dans le devoir à la vue des bannières constitutionnelles.

LE PRINCE DE TAUBOURG,

Votre constitution est le plus beau monument de la philosophie ; mais j'ai peur que bientôt l'expérience ne vous en fasse sentir les inconvéniens ; les choses humaines ne comportent pas tant de perfections.

VARIGNI père.

Sous le génie du législateur, tout se plie au gré de ses desseins ; ses lois transforment des esclaves en hommes capables de sentir, de perpétuer son ouvrage.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

Solon, lui-même crut devoir ménager les préjugés des Athéniens, et il ne leur donna que les meilleures lois possibles.

V A R I G N I père.

Cela ne prouve que son insuffisance. Un véritable régénérateur, dans sa sublime mission, sans s'embarasser de ce qui est, ne s'occupe que de ce qui doit être; et c'est parce qu'on a voulu allier le bien au mal, que l'histoire nous présente tant de monstrueux gouvernemens.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

Je n'en connais pas de meilleur que celui d'un seul. Sous sa volonté absolue tout est en paix.

V A R I G N I père.

C'est l'engourdissement de l'esclavage.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

Trajan fit les délices des romains.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

Il fut plus fatal à leur liberté que ce Néron, couvert de meurtres, et de parricides; les vertus de l'un faisaient aimer ce que les crimes de l'autre faisaient détester, la tyrannie.

V A R I G N I père.

Les Trajan sont des phénomènes, et la destinée des hommes ne doit dépendre que des lois, qui pour commander à tous, doivent émaner de tous, en présentant l'auguste caractère de la volonté générale.

104 LES CITOYENS FRANÇAIS,

LE PRINCE DE TAUBOURG.

Cherchant une pénible subsistance, dans d'obscurs travaux, le peuple peut-il s'élever aux grandes notions politiques ?

DORBESSON

Sans-doute. Le travail vivifie la pensée, c'est l'oisiveté qui la tue.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

Elle est retenue dans le cercle des petites affaires ; on ne s'élève pas au-dessus des idées de sa profession. C'est dans le suprême rang, c'est de cette élévation que les vues de l'homme d'état, planant sur les empires découvrent et mettent en jeu tous les ressorts de leur gouvernement.

VARIGNI père.

Rien de plus borné que l'horison du trône, les vices et les préjugés des courtisans l'environnent d'épais nuages ; et l'esprit des princes comprimés par tant d'obstacles, se développe plus difficilement, que celui des autres hommes.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

En général cette peinture a de la vérité, mais il y a des exceptions.

VARIGNI père.

Elles sont aussi rares que glorieuses.

LE PRINCE DE TAUBOURG.

Vous croyez donc le peuple propre aux grandes choses ?

V A R I G N I père.

A tout. Mille chef-d'œuvres l'attestent. C'est sous le chaume, c'est à l'école de la pauvreté et de l'adversité, que ce formèrent ces génies qui remplissent le monde de leur gloire et de leurs bienfaits. Le Platon du siècle était fils d'un horloger, et le plus grand des mortels, Socrate dût le jour à un Statuaire.

L E P R I N C E D E T A U B O U R G.

Un douloureux souvenir vient se mêler à cet entretien; vos traits, le ton de votre voix, me rappellent le plus cheri des frères.

V A R I G N I père.

Et qui a pour vous les mêmes sentimens !

(à part.)

Je ne puis contenir mon cœur. Quelle violence !

S C E N E I I I .

LES PRÉCEDENS , M.^{ME} DORBESSION
et sa fille.

M.^{ME} D O R B E S S O N .

(dans l'éloignement.)

Vous serez contente ma fille, je réparerai le mal que j'ai fait; je veux en votre présence, devant le prince, parler à mon époux.

M.^{LLE} D O R B E S S O N

A ces bontés je reconnais ma mère. Quelle joie ! Je vous devrai une seconde fois l'existence.

106 LES CITOYENS FRANÇAIS,

M.me DORBESSON.

(à son mari.)

Monsieur Dorbesson, citoyenne et mère, je viens.

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENS, M.^{LLE} VARIGNI.

M.^{lle} VARIGNI.

[avec précipitation, et avec le ton de la plus profonde douleur,]

MON frère est mort ! le prince. . . . je ne puis achever !

M.^{lle} DORBESSON.

Varigni !

VARIGNI père.

Mon fils !

M.me DORBESSON.

C'est mon ouvrage !

DORBESSON.

Fatale vanité !

Le prince de TAUBOURG.

Voyage encore plus fatal !

M.^{lle} DORBESSON

C'est moi qui l'ai assassiné ! Et j'ai pu, madame, vous obéir, commettre le plus grand des crimes, lui cacher mon amour, flater les espérances de son meurtrier ? pardonne Varigni, je croyais suivre mon devoir. Je te joindrai bientôt. Puissé-je être

la dernière victime des préjugés, puisse la révolution parcourant la terre au gré de ma vengeance, précipiter tous les ambitieux, tous les tyrans dans l'opprobre et l'esclavage, dont ils ont si long-temps accablé l'humanité!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS,

excepté M.lle Dorbesson.

DORBESSON.

MON cœur partage toutes les angoises du sien,
[à Varigni, en l'embrassant.]

Je ressens toute votre affliction; votre fils
allait devenir le mien!

M.me DORBESSON.

C'est mon ambition qui cause tous ces malheurs... Allons tâcher de consoler ma fille...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS,

excepté M.me Dorbesson.

VARIGNI père.

A ce coup aussi inattendu que barbare, je
succombe. En descendant au tombeau, aucun
motif ne doit gêner le mouvement de mon cœur.
C'est dans les embrassemens d'un frère que
je dois chercher des consolations.

[Il serre le prince dans ses bras.]

Reconnaissez ce frère que vous avez pleuré,

108 LES CITOYENS FRANÇAIS,
et que votre fils rend le plus infortuné des
pères.

Le prince de TAUBOURG.

Mon frère ! je gémis de vos malheurs. Mais par
quel miracle êtes-vous rendu à ma tendresse ?

VARIGNI père.

Vous savez à quelle occasion je quittai la
cour de mon père ? Le bruit de ma mort y
parvint, je ne démentis point une nouvelle
qui favorisait mes vues philosophiques, et je
n'échappai aux flots du Rhin, que pour voir
terminer, par le plus affreux évènement, le
cours d'une vie dont je m'applaudissais.

DORBESSON.

Il a sacrifié à la vertu les titres et les droits
de son rang.

Le prince de TAUBOURG.

Faut-il que je doive au malheur cette recon-
naissance ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER de la Garde nationale.

L'OFFICIER.

(en courant.)

MON commandant, accourez ; le peuple pour
venger M. Varigni, veut sacrifier le jeune
prince.

DORBESSON.

Encore des malheurs ! volons à son secours.

Le prince de TAUBOURG.

Qu'ai-je entendu !

[Tous les personnages se mettent à la fois en mouvement ,
et on voit paraître Varigni et le jeune prince.]

Le prince de TAUBOURG.

J'apperçois Taubourg !

VARIGNI père.

Est-ce une illusion ? je crois voir mon
fils.

DORBESSON.

C'est lui-même avec le prince. Quel bon-
heur !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS , LE JEUNE PRINCE ,
VARIGNI. fils.

Le jeune PRINCE.

(dans l'éloignement.)

Vous êtes mon libérateur, je voulais at-
tenter à vos jours.

VARIGNI père.

Mon fils, tu me fais sentir dans le même
moment les extrêmes de la douleur et de
la joie ! comment avez-vous pu oublier vos
devoirs, et ce que vous venez d'écrire contre
le duel ?

110 LES CITOYENS FRANÇAIS.

VARIGNI fils.

L'apparence m'accuse.

Le jeune PRINCE.

Je suis le seul coupable. Désespéré de l'accueil que venait de me faire mademoiselle Dorbesson, transporté d'amour et de jalousie, je cherchai querelle à mon rival; irrité par cette dignité avec laquelle il repoussait les injures personnelles, j'ai osé, dans ma colère, parler avec mépris de la constitution française; alors ne consultant que son courage et la gloire de son pays, il accepte mon cartel, et nous allons mesurer nos armes.

VARIGNI fils.

C'était devant la brèche du rempart; nous fûmes avec impétuosité l'un sur l'autre, mon épée casse, je recule un pas, je glisse dans le fossé, on me croit mort; le peuple s'assemble, fait retentir des regrets qui pénètrent mon cœur! mais il parle de vengeance; j'accours, je parais, je prononce le saint nom de la loi, et tout rentre dans l'ordre.

Le prince de TAUBOURG.

(embrassant Varigni.)

Recevez, mon neveu, mes embrassemens et mes remerciemens.

VARIGNI fils.

Son neveu!

Le jeune PRINCE.

Lui?

Le prince de TAUBOURG.

Lui même. Dans son digne père, j'ai

D R A M E. III

retrouvé ce frère que j'ai tant pleuré. Présentez à votre oncle vos respects et vos excuses.

Le jeune PRINCE.

(à Varigni père.)

Daignez monsieur, recevoir les uns et les autres ; mais pourrez - vous oublier mes fureurs ?

VARIGNI père.

Je ne rappelle que ta tendresse, que j'ai toujours sentie pour mes parens.

VARIGNI fils.

Mon père ; sans m'étonner vous me faites tous les jours admirer quelque nouvelle vertu. Quel sublime effort ! Cacher ce que vos pareils montrent avec tant d'orgueil !

VARIGNI père.

Je vous en expliquerai les raisons. Au milieu des plus déchirantes émotions, la nature exerçant tout son empire, a fait éclater un secret, dont monsieur Dorbesson n'est dépositaire que depuis ce matin.

S C E N E IX.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE NATIONAL

LE GARDE NATIONAL.

(essoufflé,)

MON général, les brigands sont là, ils ont égorgé les patrouilles, j'ai seul échappé.

112 LES CITOYENS FRANÇAIS,

DORBESSON.

Par où viennent ils ?

LE GARDE NATIONAL.

Ils sont divisés en deux troupes, l'une s'avance vers la porte du Nord, et l'autre vers cette place.

DORBESSON.

Sont ils nombreux ?

LE GARDE NATIONAL.

Plus de six mille.

DORBESSON.

(à Varigni fils.)

Faites avancer le régiment.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE CURÉ.

LE CURÉ.

LES brigands s'approchent, la ville est dans la consternation. Ferais-je sonner le tocsin ?

DORBESSON.

Tous les citoyens capables de porter les armes, sont dans la garde nationale ; n'ajoutons pas par ce lugubre carrillon, à l'effroi de nos femmes.

SCENE XI.

S C E N E X I.

L E S P R É C É D E N S.

[Ici on entend le gémissement de plusieurs femmes, elles viennent en tumulte sur la place, portant leurs enfans sur leurs bras; et en s'écriant :]

MONSIEUR DORBESSON, sauvez nos enfans.

D O R B E S S O N.

Rassurez-vous mes amies, passez derrière la garde nationale, elle est un rempart impénétrable.

(au régiment.)

Et vous, mes camarades, dignes citoyens, allons combattre pour la liberté. A ce nom, à l'aspect de l'autel de la patrie, vos ames s'enflament du plus civique courage. Volons à la victoire. Des hommes libres, des français triompheront de ce ramas de brigands, à moitié vaincus par les sentimens de leurs crimes.

(à Varignat.)

Avec les trois derniers bataillons, allez combattre ceux qui doivent entrer par la porte du Nord, et moi je marcherai contre les autres.

D O R B E S S O N.

Où, mes enfans, c'est en suivant leurs pas, ces que vous remplirez l'anneau de la patrie.

V A R I G N A T.

Allez chercher nos armes.

H

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, *des Soldats de
différens régimens.*

UN SOLDAT.

MON général, nous venons vaincre ou
mourir avec nos frères.

DORBESSON.

A ce trait je reconnais le civisme de l'armée;
mettez-vous dans les rangs.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *un peloton d'enfans
en uniforme.*

UN DES ENFANS.

NOTRE commandant, permettez-nous de
partager les dangers et la gloire de nos
pères.

DORBESSON.

Oui, mes enfans; c'est en suivant leurs tra-
ces que vous remplirez l'attente de la patrie.

VARIGNI père.

Allons chercher nos armes.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS , excepté VARIGNI père.

D O R B E S S O N .

[après avoir parcouru les rangs.]

(au prince de Taubourg.)

MONSIEUR de Taubourg, vous pouvez vous dispenser de partager nos dangers; allez trouver M.^{me} Dorbesson.

Le Prince D E T A U B O U R G .

[tirant son épée.]

Je dois partout défendre l'humanité.

D O R B E S S O N .

(l'épée à la main, au régiment.)

Gardes-à-vous. Demi-tour à gauche. En avant, marche.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, VARIGNI père,
JOSEPH DORBESSON.

V A R I G N I père.

(se plaçant entre les deux princes.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, *les Brigands arrivent en ordre de bataille sur la place, précédés de torches enflammées.*

LE CHEF.

(à sa troupe.)

TUEZ, brûlez tout, vengeons la patrie et le ciel.

LE CURÉ.

Malheureux ! en commandant le meurtre, vous osez invoquer cette divinité bienfaisante qui vous ordonne par ma voix, de jeter ces armes, d'embrasser vos frères.

LE CHEF.

Indigne prêtre, porte ailleurs tes sermons !

DORBESSON.

Il en est temps encore, rentrez dans le devoir. Épargnez le sang qui va couler. Songez au danger qui vous environne.

LE CHEF.

Les tiens sont encore plus grands. Je n'écoute que la vengeance. Au premier mouvement que tu feras, j'immolerai une victime qui doit t'être chère.

(Ici les rangs des brigands s'ouvrent, et on fait avancer mademoiselle Dorbesson sous le poignard d'un brigand.)

DORBESSON.

O ciel, que vois-je ! Ma fille sous le poignard

de ce barbare ! Arrêtez , respectez son innocence !
Parle , quelle rançon te faut-il ?

LE CHEF.

Pose les armes ; laisse-moi au gré de mes fureurs , ravager , incendier ta ville.

D O R B E S S O N.

O nature , ô devoir ! J'en frémis ; que vais-je ordonner Mais j'étais citoyen avant d'être père.

(Au régiment.)

En avant ; marche.

Mlle D O R B E S S O N.

(D'une voix mourante.)

Je suis citoyenne.

S C E N E X V I I.

LES PRÉCÉDENS , VARIGNI.

V A R I G N I.

(Venant par le derrière des brigands avec son détachement , renverse d'un coup d'épée le brigand qui tenoit le poignard sur Mlle Dorbesson , porte sa maîtresse à son père , et se remet en bataille.)

Mlle D O R B E S S O N.

V A R I G N I , mon sauveur !

LE CURÉ.

(Levant les mains au ciel.)

Arbitre des batailles , bénis les armes d'un peuple qui combat pour l'humanité.

[Le combat s'engage , plusieurs brigands tombent , leur chef

118 LES CITOYENS FRANÇAIS,

est tué: ils crient grace. A ce mot M. Dorbesson fait battre la retraite, les brigands jettent les armes, foulent aux pieds leur drapeau et leurs cocardes blanches, et se précipitant à genoux, ils s'écrient:]

Nous abjurons le serment que le crime nous avait fait prononcer.

D O R B E S S O N.

Relevez-vous, je ne vois plus en vous que des frères. C'est au pied de cet autel de la patrie qu'il faut tomber, faire le serment, de vivre et de mourir pour la Nation, la Loi, et le Roi.

[Les brigands se tournent vers l'autel de la patrie, et crient tous ensemble.]

Nous le jurons.

D O R B E S S O N.

[à sa fille.]

Ah ma fille! J'ai fait plus que mourir. Mais comment étais-tu tombée en leur pouvoir?

Mlle D O R B E S S O N.

Dans le jardin, déplorant la perte de Varigni, toute entière à ma douleur, je ne m'apperçois que je suis environnée de barbares, qu'au moment où je vais recevoir le coup mortel. Mais le chef crie, qu'on la garde en otage, quelle réponde de la conduite de son père. Rendons grâces au ciel, tout cela n'a servi qu'à faire éclater votre vertu et celle de mon amant.

D O R B E S S O N.

Et la tienne.

S C E N E X V I I I.

LES PRÉCÉDENS, LE PÉLERIN.

LE PÉLERIN.

[entre quatre fusiliers.]

(à part.)

QUE vois-je ?

LE CURÉ.

Ton ouvrage !

U N B R I G A N D.

Oui, c'est ce scélérat qui nous avoit séduit.
Il versait l'argent à pleines mains, nous parlait
de la patrie, de Dieu, faisait servir les décrets
de l'assemblée nationale à ses fureurs.

LE PÉLERIN.

Qui, moi ? je ne vous connais pas.

LE B R I G A N D.

(Tous les Brigands s'avancent en fureur vers lui.)

Nous allons nous faire connaître.

[à M. le curé et à M. Dorbesson.]

Permettez-nous de purger la terre de ce
monstre.

LE CURÉ.

Arrêtez, mes amis ; n'insultez pas un mal-
heureux qui est sous le glaive de la loi, qui seule
a droit de faire justice, et qui, en punissant son
crime, respecte toujours dans le coupable,
l'homme.

120 LES CITOYENS FRANÇAIS,

[au Pèlerin,]

Je vous plains , vous êtes convaincu.

LE PÉLERIN.

Votre pitié est pour moi le plus cruel supplice. Vous êtes les plus forts , ma vie est à votre merci ; mais on ne peut humilier un homme qui sait finir noblement.

LE CURÉ.

Allez dans l'arrestation attendre votre destinée.

DORBESSON.

Qu'on double les sentinelles.

SCENE XIX *et dernière.*

LES PRÉCÉDENS , M.me DORBESSON ;

M.me DORBESSON

[dans l'éloignement.]

Où est ma fille ? Que je l'embrasse , que je tombe avec elle aux genoux de son libérateur.

Mlle DORBESSON.

(à ce mot mademoiselle Dorbesson se précipite dans les bras de sa mère.)

Ah , ma mère !

M.me DORBESSON

Allons embrasser votre époux.

[Madame Dorbesson tenant sa fille d'une main , se précipitant aux genoux de Varigni.]

VARIGNI fils.

[relevant madame Dorbesson.]

Que faites-vous , Madame ? Vous m'outragez.

M.me DORBESSON.

Je vous dois tout, et je voulais faire votre malheur. Le silence de ma fille est mon ouvrage. En obéissant à une mère coupable, elle donnait le plus grand exemple du respect filial.

VARIGNI.

[à madame Dorbesson.]

Je ne rappelle que vos bontés.

[à mademoiselle Dorbesson.]

Et vous mademoiselle oublierez-vous tant d'injustices ?

M.lle DORBESSON.

Pouvaient-elles m'offenser ? Elles faisaient éclater votre amour. A tous ces droits vous ajoutez encore ceux de la reconnaissance.

M.me DORBESSON.

Vous avez sauvé ses jours, jouissez de votre conquête.

DORBESSON.

Oui, ils sont dignes l'un de l'autre.

[prenant sa fille et Varigni par la main.]

Mes enfans, soyez heureux, donnez à la patrie des citoyens qui vous ressemblent.

M.me DORBESSON.

[à Varigni]

Digne Prince de Taubourg, recevez mon compliment. Mais vous serez toujours pour mon cœur Varigni; et je commence à croire qu'un nom honoré par la vertu est le nom le plus illustre. J'abjure tous mes préjugés, et ces vils sentimens de la vanité, sont remplacés par le noble orgueil d'une citoyenne.

122 LES CITOYENS FRANÇAIS,

JOSEPH DORBESSON.

Voilà ce qui fait la véritable grandeur, et c'est en contemplant le plus sublime spectacle, que j'ai prononcé mon serment civique.

DORBESSON.

Quel jour! Mes enfans sont heureux, mon frère et ma femme deviennent citoyens; et bientôt tous nos frères égarés en feront autant. Ouvrons-leur nos bras; ils ont assez expié leurs fautes: ils ont cessé un moment d'être français.

LE JEUNE PRINCE.

[à Varigni.]

Noble héritier de la maison des Princes de Taubourg, recevez mon hommage. Mais pourrez-vous pardonner les injures....

VARIGNI.

Voici comme Varigni se venge.

[à son père]

Mon père permettez-moi de faire le Prince de Taubourg.

VARIGNI père.

Vos droits ne sont plus en mon pouvoir.

VARIGNI.

Je vais en faire usage. Mon oncle et vous, mon cousin, je vous cède pour jamais les biens et les honneurs de la Principauté de Taubourg. Faites ce que je voudrais faire, rendez vos sujets libres et heureux. Mais rien ne pourrait me faire céder un titre que je préfère à la couronne, celui de citoyen français.

VARIGNI père.

Mon fils, vous répondez à mon attente. Je joins ma rénonciation à la vôtre.

Le Prince DE TAUBOURG.

C'est avec tous les sentimens de l'admiration et de la reconnaissance, que nous devons combattre cet héroïque désintéressement. Qui pourrait résister à tant de sublimes impressions? Oui les Français font la gloire et l'émulation de l'univers.

DORBESSON.

C'est le triomphe de la révolution.

Fin du cinquième et dernier Acte.

Il n'est pas de vous à moi, mais de moi à vous.

Je n'ai rien de vous à moi, mais de moi à vous.

LE TITRE DE LAUSANNE

C'est une des sentances de l'histoire.

Non ce n'est pas la reconnaissance, que nous devons

comme un devoir d'acquiescement. Qui

peut résister à tant de nobles impressions?

Car les choses sont la cause de l'admiration de

l'homme.

DOCTRINE

C'est la science de la révolution.

Fin du cinquième et dernier livre.



